

*Travail de Bachelor pour l'obtention du diplôme Bachelor of Science HES·SO en
travail social*

HES·SO Valais Wallis Domaine Santé & Travail social

Danse et éducation sociale

Une alliance difficile ?

Réalisé par : Sophie Pereiro

Promotion : TS ES 07

Sous la direction de : Clothilde Palazzo-Crettol

Janvier 2011

Résumé

Ce travail a pour thème les activités dans les institutions valaisannes accueillant des adolescent-e-s. A l'origine de ce travail, il y a d'une part, la danse que j'ai pratiquée de manière personnelle et dont j'ai pu retirer de nombreux aspects positifs. D'autre part, il y a l'hypothèse que cette activité est peu favorisée dans les pratiques institutionnelles. C'est-à-dire que les ressources, qui peuvent être amenées par la danse, sont peu exploitées. Ce travail vise à vérifier cette hypothèse et à comprendre les raisons du manque d'engouement pour cette activité.

Les différentes définitions de la danse, les concepts touchant les stéréotypes de sexe, les inégalités entre les filles et les garçons face aux sports et les pratiques sexuées des professionnels du travail social forment le cadre théorique de ce travail. La partie empirique est constituée de l'analyse qualitative de huit entretiens semi-directifs réalisés auprès d'éducateurs et d'éducatrices travaillant dans des structures qui prennent en charge des adolescent-e-s.

S'agissant des résultats, cette recherche montre que le sport et en l'occurrence la compétition est privilégiée par rapport aux activités culturelles et artistiques. De ce fait, la danse n'apparaît pas, a priori, comme un recours possible.

Cette recherche met également en lumière les influences du genre sur les professionnel-le-s de l'éducation. Ils reproduisent les genres masculin et féminin, dans leur discours et au travers des activités proposées ; les valeurs inculquées aux jeunes par les activités, participent au renforcement de la domination masculine.

Mots clés

Education - Danse - Activité - Mixité - Genre - Inégalités

Remerciements

- A ma directrice de mémoire, Madame Clothilde Palazzo, pour son accompagnement, ses précieux conseils et ses encouragements.
- Aux éducateurs et aux éducatrices qui ont participé à mes interviews ainsi qu'aux directeurs qui ont ouvert les portes de leur institution.
- Aux animateurs et aux animatrices qui m'ont accordé du temps.
- A ma famille, mes amis pour leur soutien tout au long de ma formation et de ce travail de Bachelor.
- A mes relecteurs, Frédéric Michel et Tony Pereiro

Avertissement

Le masculin ou le féminin est ici à entendre au sens neutre, s'appliquant aux deux genres.

Les opinions non référencées émises dans ce document n'engagent que leur auteure.



(Photo réalisée au Millennium Dance Complex, 5113 Lankershim Blvd. North Hollywood, le 08.08.2007)

Table des matières

1. INTRODUCTION.....	4
2. PROJET DE RECHERCHE	5
2.1 OBJECTIFS	5
2.2 QUESTION DE RECHERCHE ET HYPOTHÈSES	5
3. LE CADRE THÉORIQUE.....	6
3.1 LA DANSE.....	6
3.1.1 <i>La danse comme activité</i>	6
3.1.2 <i>La danse comme thérapie</i>	8
3.1.3 <i>La danse dans les centres de loisirs et l'animation socioculturelle</i>	11
3.2 GENRE ET INÉGALITÉS	14
3.2.1 <i>Le concept du genre</i>	14
3.2.2 <i>La socialisation des genres et les loisirs</i>	14
3.2.3 <i>L'inégalité des sexes face la danse</i>	22
3.2.4 <i>Travail social et genre</i>	26
4. LA MÉTHODOLOGIQUE.....	27
4.1 OUTIL DE RECUEIL DES DONNÉES	27
4.2 L'ÉCHANTILLON	28
5. ANALYSE.....	28
5.1 LES ACTIVITÉS	28
5.1.1 <i>Pourquoi de telles activités ?</i>	29
5.1.2 <i>Le sport a la médaille d'or</i>	35
5.2 LA DANSE ET L'ÉDUCATION, QUELLE ALLIANCE?.....	36
5.2.1 <i>La danse hip-hop, emblème des jeunes</i>	38
5.3 DANSE ET ÉDUCATION, QUELS TYPES DE REPRÉSENTATION ?	39
5.3.1 <i>La danse a une mauvaise image</i>	39
5.3.2 <i>La danse, une activité nouvelle</i>	42
5.3.3 <i>La danse, une activité féminine</i>	45
5.4 LA QUESTION DE GENRE	46
5.5 PROJETS ET PERSPECTIVES DES ACTIVITÉS EN INSTITUTIONS.....	50
6. SYNTHÈSE ET RÉPONSE À LA QUESTION DE DÉPART	50
7. CONCLUSION.....	52
7.1 UNE EXPÉRIENCE PRATIQUE : UN ATELIER DANSE	54
7.2 PISTES D'ACTION	55
7.2.1 <i>Pistes d'action pour les institutions</i>	55
7.2.2 <i>Pistes d'action pour les professionnels</i>	56
8. BIBLIOGRAPHIE.....	57
8.1 LES OUVRAGES	57
8.2 LES SITES INTERNET	59
8.3 LES FILMS	59

DOCUMENTS ANNEXES

1. Introduction

La danse est ma passion depuis de nombreuses années. Lorsque j'avais dix ans, j'ai assisté à un spectacle dans lequel ma meilleure amie dansait et c'est de cette façon que j'ai été attirée par cette activité. J'ai débuté par des cours de danse Jazz. Ce n'est que quelques années plus tard que je me suis initiée à la danse classique, au hip-hop et au ragga. J'ai eu également l'occasion de participer à quelques cours de salsa et de comédies musicales. Par la suite, je suis partie faire des stages à l'étranger, entre autre à Paris et à Los Angeles, ceux-ci accompagnée d'amies qui partagent également cette passion. De plus, j'ai eu la chance de faire de nombreuses représentations et de donner des cours à des adultes débutants.

Lors de mon stage probatoire, dans une école spécialisée à Aigle, mes collègues m'ont suggéré de mettre sur pied des cours de danse pour les jeunes filles de l'institution. Celles-ci étaient âgées de 13 à 16 ans. Ces cours, qui avaient lieu à raison de deux heures par semaine, ont abouti après quelques mois à une représentation lors de la clôture de l'année scolaire. Ces trois jeunes étaient les seules filles de l'institution. Celles-ci participaient aux activités avec les plus jeunes des garçons (6-10 ans). Les activités proposées à ce groupe étaient la piscine, la grimpe, les jeux d'équipe en pleine air (foot, basket). De ce fait, la danse leur permettait d'exercer une activité conçue spécialement pour elles. La stagiaire qui me succéda, continua à donner ce cours. J'ai alors pris conscience, dès mon stage probatoire, que je pouvais utiliser dans mon travail d'éducatrice sociale mes compétences personnelles. De plus, il m'est paru évident de proposer des activités en adéquation avec la population avec laquelle on travaille.

Dans le cadre de ma première formation pratique et suite aux demandes de la direction, la mise sur pied d'une chorégraphie pour le spectacle de fin d'année m'a été confiée. Ainsi, quelques demi-journées ont été consacrées à l'élaboration de ce projet. Quatre filles ont participé aux répétitions et se sont représentées sur scène.

Lors de ma deuxième formation pratique, des jeunes m'ont sollicité afin de créer un atelier de danse. Celui-ci avait lieu chaque semaine en vue de réaliser un spectacle. En plus de cet atelier, j'ai utilisé la danse dans deux cours d'activités sportives qui a pour but de mobiliser des compétences sociales et professionnelles. L'utilisation de la danse faisait partie de mes objectifs de formation et a permis le lien avec ce travail de Bachelor.

De manière personnelle, j'ai pu remarquer les aspects positifs que la danse m'apportait. Au travers de mes expériences, j'ai pu constater le plaisir que les jeunes ressentaient à pratiquer cette activité et les compétences qu'ils développaient à travers celle-ci.

Dans les trois institutions où j'ai travaillé, diverses demandes m'ont été faites de la part de la direction, de mes collègues et des jeunes. Il paraît alors indéniable que les besoins sont présents. Je me suis alors questionnée sur la présence de la danse dans les autres institutions. L'idée m'est donc venue de réaliser ce travail de recherche.

2. Projet de recherche

2.1 Objectifs

Ce travail de recherche me permettra de répondre aux questions que je me suis posées lors de mes formations pratiques. De plus, il pourrait être un support dont je pourrais me servir en tant que professionnelle afin de défendre mon envie d'introduire la danse dans ma pratique.

Ce travail de recherche vise aussi à :

- Susciter une prise de conscience sur les activités mises en place en institutions et sur la valorisation du sport à l'encontre des activités artistiques.
- Sensibiliser les professionnels sur le thème du genre et leur permettre un questionnement personnel et/ou professionnel sur les représentations du masculin et du féminin.
- Susciter de l'intérêt pour des activités diversifiées, en proposant en particulier des activités artistiques, telles que la danse.

2.2 Question de recherche et hypothèses

Y a-t-il une alliance entre la danse et l'éducation dans les institutions valaisannes accueillant des adolescents et des adolescentes ?

Si la réponse à cette question est positive : De quelle manière cela se fait ?

Au contraire, si la réponse est négative : Comment peut-on expliquer le faible recours à la danse dans les institutions valaisannes ?

L'hypothèse principale :

La danse est une activité peu, voire pas du tout proposée dans les institutions valaisannes.

Les Sous-hypothèses :

- ***La danse est peu présente et elle est associée au « féminin ».***
- ***Dans le droit fil de la domination masculine, les éducateurs privilégient la compétition pour « intégrer » les jeunes plutôt que de privilégier l'expression artistique.***

Pour répondre à cette question et tester ces hypothèses, je vais dans cette recherche :

- Dans un premier temps, je vais dessiner le cadre théorique qui va déterminer mon exploration du terrain.

-Dans un deuxième temps, je vais présenter ma démarche empirique, celle-ci vise à :

- Identifier les types d'activités mises en place dans les institutions valaisannes.
- Evaluer la place de la danse dans ces institutions.
- Mettre en évidence et déconstruire les inégalités entre les filles et les garçons en ce qui concerne les activités.

3. Le cadre théorique

Dans cette partie je vais exposer différents concepts à même d'éclairer la problématique, tels que la danse, les questions de genre et leurs liens avec le travail social, je commencerai par la danse.

3.1 La danse

3.1.1 La danse comme activité

« L'être humain danse depuis toujours. Il s'exprime par des mouvements, et lorsqu'il veut traduire ses émotions, il a recours plus souvent aux gestes qu'aux mots ». (Ellie, 1978, p.6)

En guise d'introduction, nous allons traverser de manière chronologique et brève l'histoire de la danse, dans le but d'en connaître davantage sur cet art et ce divertissement.

Les racines de la danse datent de l'époque de l'ancienne Egypte et de la Grèce classique. La danse permettait de rendre hommage aux dieux. Ce n'est qu'à la Renaissance que les fondements du ballet sont apparus en Italie. Les premiers manuels de danse ont d'ailleurs été rédigés à cette époque afin d'enseigner les enchaînements de manière minutieuse. Ces ballets étaient représentés lors de grandes occasions. (Ellie, 1978, p.6)

La danse s'est développée dans toute l'Europe et en Amérique. Au début du 20ème siècle, les Etats-Unis connaissent un style de danse très différent, la « danse moderne ». Contrairement aux exigences des artifices (pointes, justaucorps, tutu) du classique, la danse moderne se pratique sans corsets et les pieds nus. Elle y met en scène l'expression même des émotions. Isadora Duncan est la première grande représentante de cette danse. Cette femme, dotée d'une personnalité hors du commun, incarnait la liberté et elle a été l'initiatrice du mouvement libre. (Ellie, 1978, p.51)

La danse qui s'est développée aux Etats-Unis a donc son propre style et n'a pas attendu l'implantation du classique. La danse classique s'est toutefois renforcée en parallèle à la danse moderne.

Ruth Saint Denis disait :

« La Danse est un mouvement qui est vie, beauté, qui est amour, proportion, qui est puissance. Danser c'est vivre la vie dans ses vibrations les plus fines et les plus hautes, vivre la vie harmonisée, purifiée, contrôlée ». (Michel et Ginot, 1998, p.90)

Le modern jazz provient également des Etats-Unis. Il se caractérise par des déhanchements, des musiques rythmées et des improvisations qui laissent de la liberté aux mouvements. Malgré cette liberté, cette danse exige, tout comme le classique, de la technique. (Michel et Ginot, 1998, p.123)

« Le jazz n'est pas une excitation vague répondant à un appel du rythme. Il faut maîtriser le corps, acquérir un vocabulaire riche. Ensuite, vous pouvez vous préoccuper de la qualité du mouvement, de la dynamique. Mais il faut savoir qu'il n'est jamais gratuit, que les enchaînements répondent toujours à une logique ». (Michel et Ginot, 1998, p.124)

Tous ces styles de danses s'exécutent de manière individuelle ou en groupe. D'autres danses se réalisent à deux et c'est ce qui fait la particularité des danses de couples. Le tango, le cha-cha-cha, la java, le fox trot, le rock, la valse, en sont quelques représentants. Ces danses réunissent l'homme et la femme dans une posture face à face. Elles sont comme *« un laboratoire de construction des genres et des identités, une mise en scène d'une relation fusionnelle, une intimité de l'homme et de la femme irriguée par un échange de partenaires ».* (Aprill, 2006, p.8)

Ce qui caractérise les danses de couple, ce sont l'enlacement entre l'homme et la femme et l'unité autonome du couple. Dans toutes ces danses, l'homme propose le mouvement à la femme et celle-ci écoute les propositions. Elle accepte ou non les pas suggérés. La communication (verbale et non-verbale) entre les deux partenaires ainsi que la notion de respect est importante.

Toutes les danses peuvent permettre la rencontre des sexes et également la rencontre entre des communautés.

En effet, la danse permet le rassemblement des personnes. Par ailleurs, l'un des lieux privilégiés pour inciter les danses couples ou les danses folkloriques, reste le bal.

« Selon l'époque, le bal est le terrain d'expression de sociabilités et de rituels fort différents. Ouvert, fermé, urbain, rural, locaux propres ou non, sédentaire ou nomade [...] » (Aprill, 2006, p. 115)

Dans les années 1970, le mouvement hip hop prend naissance aux Etats-Unis et réunit différents artistes : des danseurs, des chanteurs, des musiciens et des peintres. Les jeunes des quartiers du Bronx à New York ont transformé leur mal de vivre en énergie positive grâce à la danse hip hop. A l'inverse des gangs, le mouvement hip hop prône la variété des

cultures, des religions, des convictions politiques. La non-violence, l'absence de drogue et d'alcool font parties des valeurs imposées par ce groupe. Les jeunes ont inventé dans les rues une danse appelée le break ou break dance ou breaking qui est constitué de figures au sol. La tenue adoptée par les danseurs nommés les B.boys (Break boys) se doit d'être confortable ce qui explique que les baskets et des vêtements larges sont les plus couramment utilisés. (Vernay, 1998)

3.1.2 La danse comme thérapie

Dans un premier temps, on va mettre un pied dans l'univers de la danse-thérapie. Dans un deuxième temps, on comprendra comment elle est utilisée à travers quelques exemples de pratiques professionnelles.

L'art-thérapie peut être définie comme une psychothérapie à médiation artistique. (Klein, 2005, p.3)

L'art-thérapie s'adresse à tous les arts, la danse en fait partie et c'est celle-ci qui va nous intéresser en particulier.

La danse, comme outil thérapeutique, n'est pas une innovation. En effet, dans les traditions des chamans et des guérisseurs on utilise depuis toujours le rythme, la danse et la transe.

La danse-thérapie, à proprement parlé, voit naissance à Washington en 1930 avec Marian Chace. Elle offra un accompagnement dans le processus d'intégration physique et psychique des personnes. Il existe plusieurs courants en danse-thérapie, notamment celui initié par Trudi Schoop.

La danse-thérapie offre aux personnes souffrantes un moyen d'inscrire par des mouvements leurs maux de façon symbolique. (Klein, 2005, p.75)

La danse-thérapie peut être une méthode de développement personnel, un outil d'accompagnement thérapeutique ou une ouverture vers la santé et le lien social. La danse-thérapie permet à la personne qui la pratique de s'engager de manière créative dans un processus visant à favoriser son intégration émotionnelle, cognitive, psychique et sociale.

Notre corps se souvient des expériences vécues et il les exprime. Si notre corps fonctionne comme une mémoire, il peut aussi s'enrichir de nouvelles dynamiques qui favorisent le changement et la réalisation des projets. Nos mouvements, nos gestes et nos attitudes permettent de nous exprimer. Le corps peut apporter des réponses là où les mots font défauts. (<http://www.danse-therapie-adta.ch/pages/formation.html>)

Trudi Shoop est née à Zürich en 1903. Lorsqu'elle était petite, elle calmait ses angoisses grâce à la danse. En effet, alors qu'elle n'était âgée que de six ans, cette fillette improvisait des pas afin d'oublier ses angoisses. Plus tard, cette femme a suivi une formation en danse classique et en danse moderne. Une fois installée en Californie, elle décida de travailler avec des personnes d'une clinique psychiatrique. Selon elle, la danse permettait à ses patients de ressentir pour la première fois qu'ils existent et qui ils sont.

« En faisant connaissance des éléments de la danse, le patient apprend à mieux connaître son soi corporel. Ses mouvements deviennent plus sûrs et plus

adroits. D'autre part, son corps a appris que les mouvements d'humeur peuvent en général être exprimés par le corps ». (Muret, 1983, p.128-129)

Tout comme elle, d'autres femmes aux Etats-Unis, telles que Marian Chace et Mary Whithouse ont développé la danse dans le domaine de la psychiatrie dans les années 40. Ce sont les premières danse-thérapeutes.

Rose Gaetner, directrice d'un hôpital de jour pour enfants à Paris, travaille avec des patients adultes psychotiques. La base de son travail se trouve dans le narcissisme puisque les personnes psychotiques et névrotiques ont en commun une impossibilité de s'aimer.

«La valeur thérapeutique de l'activité vient essentiellement du plaisir éprouvé par chaque patient : c'est à partir du plaisir physiologique et sensoriel que s'ébauche un narcissisme primaire d'où viendra progressivement aux patients le désir de s'exprimer ». (Muret, 1983, p. 133)

Rose Gaetner a pu également utiliser la danse dans une perspective soignante auprès d'enfants psychotiques graves.

Herns Duplan est un danseur haïtien qui introduit en France l'expression primitive. Il emploie lui aussi la danse auprès d'enfants. Son objectif est de leur offrir une autonomie. A travers des situations, il les incite à bouger en rythme. Parfois, certains enfants en situation de handicap moteur ou des enfants qui souffrent de surdité participent à ce cours. Le professeur leur enseigne le déplacement dans l'espace et il leur apprend à utiliser les vibrations qui passent du plancher à leur corps. (Muret, 1983, p.136)

Claude Lorin se sert de la danse dans le *processus de renarcissisation*. (Lorin, 2007, p.116) En d'autres termes, selon lui, la danse est une issue possible pour traiter les troubles du narcissisme, dont l'anorexie fait partie. En outre, le narcissisme est nécessaire vital au développement normal de l'enfant.

« L'exigence de travailler sans cesse dans le miroir impose un surinvestissement nécessaire du vécu corporel, de l'image du corps, c'est-à-dire du corps à la fois perçu et en même temps donné à voir ». (Lorin, 2007, p.128)

Lorin nous sensibilise néanmoins à la complexité d'associer la danse et l'anorexie, puisque de nombreuses danseuses souffrent de troubles alimentaires.

Il a pourtant pu constater dans sa pratique professionnelle des résultats satisfaisants, spécialement auprès d'une jeune fille, qui grâce à la danse (le modern-jazz), a pu au fil des mois de pratique se sentir valorisée et ainsi de faire disparaître les troubles de la perception de son corps. Certes, pour pouvoir pratiquer la danse, les jeunes filles doivent maintenir une alimentation diététique. Or, celle-ci doit être équilibrée pour leur fournir suffisamment d'énergie, sans quoi les danseuses ne pourraient pas réaliser tous les pas (les tours, les déboulés, les sauts, etc.).

Pour résumer, les personnes qui souffrent d'anorexie s'intègrent en général facilement dans les écoles de danse où les préoccupations autour de l'alimentation sont partagées par les danseuses. Comme dit précédemment, celles-ci doivent être convenablement alimentées

pour exécuter les chorégraphies qui exigent de la force, de l'énergie et de l'endurance. (Lorin, 2007)

La clinique de la Métairie, à Nyon, utilise elle aussi la danse dans un but thérapeutique, afin de favoriser « l'estime de soi » de leurs patients. En effet, une quinzaine de participants, dont un seul homme, pratiquent les différents styles de danse : le merengue, le tango, le foxtrot et le swing. Les patients, souffrant de dépressions et de troubles alimentaires, trouvent que ces danses « *valent tous les antidépresseurs du monde* ».

(Grabet, L., 2009, <http://www.24heures.ch/vaud-regions/actu/danse-contre-deprime-2009-12-27>)

Une des patientes affirme :

« Ce cours me détend énormément. En me concentrant sur les pas, je ne peux plus ruminer mes problèmes. »

Pierre Dulaine est un danseur, professeur de danse et inventeur de « *Dance with me* », qui est une association qui permet d'apprendre la danse de salon, mais aussi et surtout d'apprendre à travers la danse le respect de soi-même, des autres et des règles de la vie en société. Depuis seize ans, ces méthodes sont pratiquées dans les écoles mais également pour les personnes sans-abris et les personnes autistes. Cette expérience à la clinique de la Métairie, auprès des personnes souffrant de maladie psychique est nouvelle. Prochainement, la méthode sera mise en place pour les personnes souffrant d'Alzheimer.

La vie de Pierre Dulaine a inspiré le film *Dance with me, (Take the lead)*, avec Antonio Banderas dans le rôle de Pierre Dulaine qui a été réalisé en 2005 par Liz Friedlander.

Le synopsis du film « *Dance with me* », présenté ci-dessous, permet d'avoir un aperçu sur le travail qu'il a réalisé avec des jeunes en difficultés.

« A priori, Pierre Dulaine, n'avait aucune chance. Pourtant, son histoire est aussi incroyable que vraie. Lorsque ce spécialiste des danses de salon de Manhattan décide d'enseigner son art aux élèves difficiles d'un lycée des quartiers populaires, personne ne donne cher de son projet. La principale n'y croit pas, et les élèves eux-mêmes restent sceptiques face à cette éducation d'un autre temps... »

A force de sincérité, et usant de son incroyable talent, Dulaine parvient peu à peu à gagner l'estime de ces jeunes et leur fait faire leurs premiers pas, dans la danse et dans la vie.

Face aux préjugés, à tout ce qu'il leur faudra surmonter, Dulaine et ses drôles d'élèves vont offrir une magnifique leçon de vie et d'amitié... »

(http://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=59573.html).

3.1.3 La danse dans les centres de loisirs et l'animation socioculturelle

J'ai souhaité m'intéresser à ce qui se passait et à ce qui était proposé par les centres de loisirs en matière de danse.

De par mes lectures, j'ai pu prendre conscience des inégalités de fréquentation des filles et des garçons dans les centres de loisirs vaudois. En effet, les centres de loisirs sont bien évidemment mixtes, cependant on peut constater que les filles à partir de l'âge de 12 ans commencent à désertier les centres. Les équipements mis à disposition pour les jeunes, tels que les skates-parcs et les stades, intéressent davantage les garçons et c'est ce qui explique le désintérêt des jeunes filles. Celles-ci ne sont alors plus présentes dans l'espace public. Elles se concentrent sur des activités qui sont la danse (classique, contemporaine, danse jazz) et la gymnastique rythmique et sportive, qui se pratiquent dans des établissements spécialisés. Ces écoles sont uniquement pour les filles. Les danseuses apprennent les techniques de la danse et l'entretien de leurs corps, l'alimentation, la santé.

« Les parents qui inscrivent leurs filles à la danse considèrent que cette activité peut leur apporter grâce et élégance, et les prépare à prendre soin de leurs corps dans un contexte artistique ». (Raibaud, 2007, p.71)

Dans le cadre d'un travail social de proximité, à Lausanne, certains animateurs mettent en place des activités physiques en faveur des jeunes, or, celles-ci sont essentiellement masculines : football, basket, boxe thaïe. Ces activités sont mises en place rapidement ce qui n'est pas le cas des activités qui intéressent les jeunes filles, dont la danse en est un représentant. Ces inégalités dans la mise en place des activités sont justifiées par le fait que la danse nécessitant un(e) professeur(e) exigerait plus de temps pour être mis sur pied. Sachant que pour pratiquer la boxe thaïe, les jeunes ont besoin d'un(e) professeur(e), les réels motifs restent à priori inexprimés. (Palazzo-Crettol, Prats et Richard, 2007, p. 122)

Que ce soit dans les équipements ou dans les activités proposées, on peut constater que ceux-ci ne sont pas toujours en adéquation avec les besoins et les envies des filles et des garçons.

J'ai alors décidé de faire un petit tour d'horizon dans les centres de loisirs valaisans, afin de savoir si la danse, tous les styles confondus, était proposée et par la suite, d'en connaître davantage sur la fréquentation des cours par les jeunes.

Grâce à des entretiens téléphoniques avec des professionnels de l'animation, un entretien avec une animatrice socioculturelle, j'ai pu constater que la danse, notamment le style hip-hop, est omniprésente dans les centres de loisirs du Valais.

L'association RLC (Rencontres-Loisirs-Cultures), à Sion, propose un atelier break-dance, cours donnés par des jeunes breakers confirmés. Un espace temps le jeudi de 16h30 à 18h30 est réservé pour le « break libre », qui est un entraînement géré par les jeunes.

Cet atelier existe depuis environ sept ans, un jeune et ses amis ont commencé à s'entraîner entre eux et à enseigner aux plus jeunes. Les ateliers se déroulaient et se déroulent toujours sous deux formes, un cours enseigné par des professeurs (les plus anciens en général) et une partie d'entraînement uniquement pour les danseurs.

L'ASLEC (Association Sierroise de Loisirs et Culture)

« Le hip-hop qui est à l'origine une culture urbaine, a pris en Valais ses quartiers dans les centres de loisirs. Les animateurs socioculturels y tiennent un rôle d'agent de socialisation juvénile. En favorisant l'expression de ce mouvement, ils permettent aux jeunes issus de l'immigration et d'ailleurs de participer à des expériences facilitant leur intégration. Lors de mes entretiens exploratoires, une animatrice de l'ASLEC m'a parlé de l'émergence de son projet. Le « hip-hop entre dans la danse » avait pour but de créer avec les jeunes de 12 à 18 ans, breakers, rappeurs et graffeurs un spectacle afin de montrer à la population de quoi les « hip-hoppeurs du coin » étaient capables. Les acteurs de huit nationalités différentes, sous la houlette d'un danseur professionnel, ont uni leurs richesses culturelles dans le plus grand respect du mouvement hip-hop. Un seul jeune d'origine Suisse participait aux répétitions de ce spectacle. Pour des raisons personnelles, il n'est pas allé jusqu'à l'aboutissement du spectacle. Ses copains de scène affirment : « Lui, il n'a pas besoin de cela, il a le foot et la fanfare pour se faire connaître. » (Michellod R. et Tschopp P-A, 2004, p.17)

A l'ASLEC, il y a des cours de breakdance où la participation est exclusivement masculine. Les cours de hip-hop réunissent uniquement des filles. Au début, des garçons participaient à ce cours. L'animatrice pense que les garçons ont arrêté car les filles se connaissaient déjà entre elles et que la personne qui dispense les cours est une fille. Le cours de danse orientale, également donné par une fille, est suivi par environ sept filles. Une étudiante de l'école de commerce donne des cours de danse contemporaine et de salsa. Sept jeunes couples mixtes participent aux cours de salsa. Les cours de tango concernent un public de personnes plus âgées. De manière générale, le fonctionnement de ces cours fait que les dix premiers cours sont gratuits pour attirer du monde. Ensuite, la participation est de dix francs par cours, ce qui est nettement inférieure en comparaison aux écoles de danse de Sierre. Pour ces jeunes qui sont encore au cycle d'orientation et n'ont pas de rentrées financières, ces cours leur sont donc plus accessibles.

Les cours de break-dance attiraient beaucoup de monde au début mais ils ont eu plus de succès dans le Haut-Valais.

Au Centre de Loisirs et de Culture de Martigny, la danse est présente sous plusieurs formes. En effet, plusieurs projets concernent celle-ci. Des cours de flamenco et de salsa, destinés aux adultes sont enseignés par des professeurs professionnels.

En ce qui concerne les danses pour les plus jeunes (hip-hop, break, krump), les locaux, équipés de miroirs et de sonorisations, sont à disposition des groupes qui s'entraînent de manière indépendante et spontanée.

Un groupe constitué de filles et d'un garçon organise des cours de danse. Ceux-ci sont généralement gratuits. Lorsqu'ils sont payants, les enseignants-danseurs se font un peu d'argent de poche. La participation est principalement féminine, même si les cours de break-dance réunissent aussi bien les filles et que les garçons.

Le Soluna, le service de l'animation jeunesse de la ville de Monthey a organisé dans le cadre de son 10^{ème} anniversaire un « festival jeune » avec de nombreuses animations, dont des *battles* (concours) de danse. Ce festival permettait de montrer la culture des jeunes. Le désir des animateurs allaient dans une logique de changement de l'image du hip-hop, du break-dance notamment. Lors des *battles*, trois filles ont d'ailleurs obtenus de bons résultats. Les *battles* hip-hop étaient volontairement mixtes. Il y avait dans le jury une seule présence féminine. A noter qu'aucune fille ne s'est affrontée lors des *battles* de break-dance.

Une partie de ce festival était consacrée à des démonstrations de danse. Celles-ci étaient soit réalisées par les écoles de danse de la région ou par des groupes indépendants. Les démonstrations réunissaient des groupes de filles qui avaient constitué une chorégraphie, un seul groupe était mixte, avec la présence d'un garçon.

Il m'intéressait de savoir, si en dehors de ce festival, des activités autour de la danse étaient organisées.

Selon l'animatrice, il n'y a pas de cours de danse dans le centre de loisirs, à moins qu'un jeune n'en fasse la demande. En effet, le centre de loisirs a deux missions, l'animation et le coaching de projets, pour les 16-25 ans. Le principe du coaching de projets n'est pas seulement de proposer des activités aux jeunes, mais plutôt de leur permettre de suggérer leurs projets. Ceux-ci sont ensuite analysés par les animatrices afin de voir s'ils sont réalisables. Les animatrices encouragent le jeune à collaborer avec d'autres. La commune met à disposition un budget annuel pour financer l'ensemble des projets retenus. Pour exemple, un jeune de seize ans a contacté une animatrice dans le but de donner un cours de danse « Country Hip-hop ». Il devait alors trouver des personnes intéressées pour ce suivre ce cours. Par la suite, l'animatrice lui a expliqué comment faire de la publicité, comment mobiliser d'autres jeunes. Le cours proposé par celui-ci n'a pas eu lieu étant donné qu'il n'a pas suscité l'intérêt d'autres personnes.

Le centre d'animation met également des salles à disposition. Un groupe de jeunes *breakers* s'entraînent environ deux à trois fois par semaine. Des filles se sont aussi entraînées au Soluna pendant quelques temps en vue d'un spectacle.

En conclusion, le but n'étant pas d'offrir des cours de danse, ce qui concurrencerait les nombreuses écoles de danse de Monthey, mais par contre de permettre aux jeunes de bénéficier d'infrastructures pour s'entraîner entre eux.

L'école de danse LEODANCE, Maison des jeunes de St-Maurice la Zèbe.

Uka Ahmeti et Mentor Citaku, deux breakers, ont reçu le mérite sportif 2006 par la société de développement de Saint-Maurice. Ils ont pu grâce à cette récompense investir dans la création de leur école de danse LEODANCE qui a vu le jour grâce au partenariat avec la maison des jeunes la Zèbe. La salle de danse, qui se situe dans la maison des jeunes, a été aménagée par ces deux danseurs. Les cours proposés sont le break-dance, le street-dance,

le ragga et le jazz. Les tarifs des cours sont moins chers que dans les écoles de danse. En effet, le partage des locaux avec la maison des jeunes justifie ces coûts réduits. Cela rend ces cours d'autant plus accessibles.

Les cours sont mixtes et les cours de break-dance sont fréquentés par vingt pour-cent de filles.

3.2 Genre et inégalités

3.2.1 Le concept du genre

On peut définir le genre comme une organisation sociale de la relation entre les sexes. Elle comprend les institutions populaires (l'école, l'Etat, l'Eglise, la famille, le marché du travail, le système politique, les médias, le langage) et les représentations sociales. Celles-ci inculquent des normes, des significations, des symboles qui construisent l'identité et les activités sociales en fonction du genre. (Roux, 2000, p.4)

Le sexe fait référence aux différences biologiques des hommes et des femmes.

La notion de genre définit les constructions sociales et culturelles qui s'articulent autour des différences biologiques entre les hommes et les femmes. Ces constructions sociales sont à l'origine des stéréotypes, une catégorisation individuelle des hommes et des femmes et les rôles de ceux-ci. Contrairement au sexe, le genre se construit selon la culture, le pays, les groupes sociaux et il varie selon les périodes temporelles. (Cornet, 2008, p.10)

Selon Mauger, cité par Duret.

« Parce qu'elle représente une période charnière dans le cycle de vie, la jeunesse est un temps central de la construction identitaire. En opérant par déplacement une double insertion, du domaine scolaire vers le domaine professionnel, et de la sphère de la famille d'origine vers celle de la conjugalité, la jeunesse constitue une période intense de classements ».
(Duret, 1999, p.3)

3.2.2 La socialisation des genres et les loisirs

La fabrication du genre et la reproduction des inégalités des sexes sont présentes dans les pratiques éducatives, familiales ou scolaires. En d'autres termes, cela signifie que l'éducation familiale ne se déroule pas de la même manière que l'on ait un fils ou une fille. L'affirmation de Jean Saint-Martin et Thierry Terret, cités par Garcia (2007, p.129) rejoint la définition du concept du genre. En effet, l'école est l'un des lieux dans lequel se développe la notion de genre.

« Si le genre "se fabrique", alors l'école est sans aucun doute l'une des entreprises les plus efficaces »

Par analogie, les institutions qui accueillent des enfants et des adolescents sont également confrontées à la fabrication du genre et à la reproduction des inégalités des sexes.

Ces différences se constatent en tout premier lieu au niveau du comportement. En tant que parent, on a tendance à tolérer d'un garçon l'agressivité, l'indépendance et le dynamisme. Ces expressions du comportement qui sont valorisantes pour les garçons le sont en revanche moins pour les filles. On attend en général de la part des filles qu'elles aient des activités plus tranquilles, plus posées. Celles-ci se déroulent à l'intérieur, ce sont par exemple des jeux vocaux qui sont l'expression de sa sociabilité, des relations avec ses pairs. Un autre élément qui est aussi significatif de cette inégalité entre les petits garçons et les petites filles, ce sont les jeux et les jouets.

Pour les garçons, les jeux se font en extérieur et évoquent l'aventure, les techniques sophistiquées, la guerre (petites voitures, camions, armes, tambour, panoplie de cow-boy). En ce qui concerne les filles, les jouets sont des imitations des techniques domestiques, des techniques de séduction ainsi que des techniques de soins ou de services (poupées, dînette, accessoires de beauté, déguisements, panoplie d'infirmières, accessoires de secrétaire ou d'institutrice). (Chiland, 2004, p.17)

De la même manière, la littérature dédiée aux enfants inculque des valeurs, des fonctions propres à chaque genre. Elle illustre des femmes et des filles qui sont présentes dans le contexte familial, qui s'occupent principalement des tâches ménagères, de la gestion du foyer. Les hommes, dans la littérature, occupent un rôle professionnel considérable et dans leurs temps libres partagent des moments de loisirs avec leurs enfants. Les manuels scolaires renforcent ces inégalités entre les hommes et les femmes, en présentant une large palette de métiers exercés par des hommes et qui sont, qui plus est, des postes à responsabilité. Les professions pour les femmes sont elles plutôt maigres et sont orientées sur l'esthétisme, le soin à autrui, l'éducation, la gestion de la maison. (Daréoux, 2007, p.92)

Après s'être intéressé à l'éducation parentale, il est important de se pencher sur la question de l'éducation à l'école. L'enfant apprend à l'école non seulement les connaissances scolaires mais il apprend aussi le « métier d'élève » qui consiste à devenir un homme ou une femme. (Chiland, 2004, p.18)

L'école contribuerait à reproduire les rapports sociaux de sexe et donc à favoriser les inégalités entre les filles et les garçons. Les attentes des enseignants diffèrent selon le sexe de l'élève. Premièrement, au niveau du comportement, on s'attend à l'indiscipline des garçons et à la docilité des filles. Deuxièmement, en ce qui concerne la réussite, on l'attribue chez les filles à leur travail et aux garçons à leurs capacités, leurs dons.

Il existe un paradoxe entre l'éducation donnée par notre société qui a pour principe l'égalité des sexes et les pratiques d'éducation parentale et de l'éducation scolaire qui instituent des personnalités marquées par l'inégalité des sexes. (Chiland, 2004, p.20)

Il me paraît donc pertinent d'évaluer si ces inégalités se retrouvent dans nos institutions qui ont une prise en charge avec des jeunes.

Les différences entre les sexes inculquées pendant l'enfance, au sein de la famille ou à l'école, sont persistantes à l'adolescence et elles sont davantage marquées du fait des modifications corporelles liées à ce stade du développement. La mixité en milieu scolaire pose quelques interrogations sur les inégalités dans la pratique sportive des adolescentes et des adolescents. Une enquête nationale réalisée en France en 1994 montre que les garçons se consacrent davantage aux sports et les filles à la lecture.

« Ces différences d'adhésion lorsque le corps devient adulte sont-elles des inégalités sociales ? *Et après tout, faut-il être sportive ?* » (Davisse, 1999, p.187)

Les institutions sociales ont souvent plusieurs fonctions, telles que école spécialisée, internats. Elles offrent aussi des loisirs (sport et autres activités).

La mission de l'école est de transmettre aux jeunes une initiation aux sports et ainsi de leur permettre de choisir dans leurs temps libres s'ils veulent les pratiquer ou non. Les goûts de chacun s'affinent. Les activités de nature ainsi que la natation sont qualifiées par les jeunes d'activités mixtes (ski, équitation, escalade, canoë, voile, planche à voile, etc.) Le patinage, la danse et « l'expression » sont les activités qui intéressent les filles. Elles rejettent en revanche le rugby, la lutte et la boxe. Les garçons privilégient le football et les sports dits de « rue », tels que le skate et le roller, ils rejettent la gymnastique et la danse. Ce qui est marquant des inégalités entre filles et garçons, hormis les intérêts divergents pour les activités, ce sont surtout le désinvestissement des adolescentes pour les activités sportives et la recherche de valorisation par le sport pour les garçons. Davisse s'interroge sur la manière de renforcer la danse dans l'éducation physique et sportive en France (ESP). En effet, la danse est une activité mixte grâce à ses différents styles et permet de faciliter l'adhésion des garçons. (Davisse, 1999, p.188)

Selon l'étude réalisée par Chalabaev et Sarrazin, les élèves démontrent davantage d'autodétermination dans des activités qui permettent un lien entre le stéréotype et leur sexe, en comparaison avec les activités qui ne véhiculent pas un stéréotype. (Chalabaev, Sarrazin, 2009, p.61)

De plus, le choix de pratiquer ou non une activité réside essentiellement dans la probabilité de réussir cette activité et dans l'attractivité qu'elle apporte. En effet, plusieurs études ont prouvé que les filles pratiquent moins d'activités sportives que les garçons. Les raisons sont les suivantes, les filles sont moins compétentes dans ce domaine et elles n'accordent pas autant de valeur au sport, ce qui n'est pas le cas des garçons.

« Il est possible que le marquage sexuel de l'activité soit relié à la perception d'appartenance sociale. S'investir dans une activité non conforme à son sexe peut entraîner une désapprobation de la part des pairs, et réduire ainsi les perspectives de se sentir connecté avec ces derniers ». (Chalabaev, Sarrazin, 2009, p.68)

La représentation du football en tant que pratique sexuée est plus forte que celle de la danse, ceci pouvant s'expliquer par le fait que la danse soit plus diversifiée (danse classique, danse hip-hop, etc.).

De manière globale, la mixité dans le sport est rare. Dans les sports individuels, la force physique est l'argument de cette séparation des sexes. En effet, au niveau des compétitions, seuls les sports qui n'exigent pas particulièrement de force sont mixtes. Les sports qui utilisent un cheval, une moto, une luge, un bateau ou une moto paraissent être les sports où la compétition devient alors possible.

Dans les Jeux Olympiques, l'équitation est le seul sport qui réunit les hommes et les femmes dans les mêmes épreuves.

Dans les sports collectifs, la promiscuité des corps ne permet pas cette mixité. Le badminton est le seul sport d'équipe où la coprésence des sexes est tolérée. Celui-ci ne nécessite pas particulièrement de force physique et ne favorise pas la proximité grâce à la raquette. Le badminton est comme on peut le constater une exception, les autres sports d'équipe (le football, le basket, le hockey, etc.) ont des compétitions séparées pour les hommes et les femmes.

« Le faible succès populaire et l'absence totale de médiatisation des sports et des jeux qui misent fortement sur la mixité viennent confirmer une évidence : le sport reste un des domaines culturels les plus sexués qui soient ».
(Chaponnière C., Chaponnière M., 2006, p.67)

Certains s'intéressent à la mixité des sports et ont inventé un sport, le korfbal, qui est un jeu de ballon connu aux Pays-Bas et en Belgique, mais qui ne perçoit pas dans les autres pays.
(Chaponnière C., Chaponnière M., 2006, p. 67)

De manière générale, le sport est associé à la performance et donc ne concerne pas les femmes. De par ces origines grecques, tout relie le sport à une activité masculine et symbole de la virilité.

Si le sport (activité pratiquée ou compétitions suivies à la télévision) rassemble les hommes, les femmes, elles, s'occupent par des activités culturelles. En effet, on peut observer la surreprésentation des femmes dans les musées, les salles de spectacles, les salles de cours ou de conférences. (Chaponnière C., Chaponnière M., 2006, p. 69)

Les questions mises en exergues ci-dessus dans le milieu scolaire et dans la société en générale, peuvent se poser dans la prise en charge éducative des institutions accueillant des jeunes.

Une étude a été réalisée en France sur l'investissement des 6-14 ans dans les loisirs. Les loisirs pris en compte dans cette étude sont : (OCTOBRE, 2006, paragraphe 13)

- Les consommations liées aux médias (télévision, écoute de musique, de radio, jeux vidéo)
- La lecture
- Les pratiques artistiques amateurs
- La fréquentation des équipements culturels (cinéma, bibliothèques, lieux de spectacles et de patrimoine)
- Le sport
- Le jeu

Les objets, leurs utilisations et leurs normes apportent des contraintes liées aux sexes. En effet, comme déjà mentionné ci-dessus les petites filles et les petits garçons ont leurs jouets propres à chaque sexe. Ces effets de genre se retrouvent donc naturellement dans le choix des loisirs et dans l'intensité de pratiquer les activités.

La catégorisation sociale sexuée se crée lorsque les activités permettent à l'un des deux sexes (filles ou garçons) de développer des qualités dans ce domaine et où la présence numérique est supérieure soit des filles soit des garçons, exemple du football pour les

garçons. Force est de constater que les filles sont davantage intéressées par les activités qui nécessitent du temps et un enseignement précis, comme la danse, le théâtre et la musique. Les parents jouent un rôle important dans le choix des loisirs de leurs enfants. En effet, ce sont eux qui vont partager une activité avec eux (exemple : gymnastique mère-enfant, jouer au football dans le jardin), ou qui vont les inciter à s'inscrire à une activité (équipe de basket). Ce sont aussi les parents qui contrôlent le temps libre des leurs progénitures.

Il existe trois dimensions de la reproduction intergénérationnelle des comportements culturels. La première étant la transmission de pratique entre le parent et l'enfant durant la même période. Dans la deuxième dimension, le parent transmet à l'enfant l'activité qu'il faisait quand il était lui-même enfant. La troisième dimension est la pratique d'une activité que le parent aurait souhaité faire quand il était enfant ou qu'il estime être une activité intéressante pour son enfant.

Cette transmission intergénérationnelle dépend étroitement de la culture familiale, de la vision du parent sur ses propres loisirs et sur l'importance de ceux-ci dans le projet éducatif de l'enfant. (Octobre, 2006, paragraphe 42)

Si les parents transmettent les normes et les valeurs en matière de loisirs, d'autres agents de socialisation y participent, en particulier l'école et le groupe des pairs.

Les institutions de type internat, où les enfants et les adolescents passent la majeure partie de leurs temps, auraient donc un rôle d'agent de socialisation important. Un de mes objectifs sera d'identifier les activités mises en place par les institutions.

Un tiers des parents souhaite que leur enfant pratique deux activités, l'une dans le domaine sportif et l'autre dans le domaine artistique. En effet, selon ces parents, la combinaison de ces deux types d'activités permet à l'enfant un épanouissement personnel, au niveau physique grâce au sport et au niveau des acquisitions, des apprentissages grâce à l'activité artistique.

Le tableau ci-dessous présente les douze premiers hobbies souhaités par les parents pour leur enfant. (exemple : 11% des parents interrogés souhaitent que leur enfant fasse de la danse)

Activités	% des réponses
Musique, chant	26
Sport (sans autre précision)	14
Natation/piscine	11
Danse	11
Sports individuels	9,5
Arts martiaux /sport de combat	9,5
Sports collectifs	9
Théâtre	5,5
Foot	4,5
Equitation	4
Lecture	3,5
Dessin, sculpture, peinture	3

Les douze premiers souhaits des parents en matière de hobby pour leur enfant. (Octobre, 2006, Tableau 6)

Il est bien entendu que les parents n'ont pas tous des souhaits clairement définis pour leur enfant.

Les enfants dont les deux parents sont passionnés par un hobby ont plus de chance de développer un intérêt particulier pour cette activité. Au contraire, lorsque les parents n'ont aucune activité, les enfants risquent de ne pas développer de passion particulière. (Octobre, 2006, paragraphe 55)

Il existe des inégalités entre la pratique des pères et des mères. Plusieurs hypothèses tentent d'expliquer cette différence. La première étant que les femmes ont moins de temps à disposition pour les loisirs que les hommes. La seconde hypothèse serait que les hommes, en comparaison avec les femmes, ont un mode de construction de l'identité qui se rattache à certains objets ou à certaines activités. Cette seconde hypothèse qui s'applique de manière générale pour le domaine professionnel peut être adéquate pour le domaine des loisirs, pour les parents et pour les enfants. (Octobre, 2006, paragraphe 56)

En conclusion, les loisirs sont très complexes puisqu'ils dépendent de la culture familiale, de l'âge des enfants et de leur sexe. Comme on a pu le lire, les loisirs sont des producteurs de catégorisation sociale sexuée et il est à prendre en considération lors des choix d'activité des enfants et des adolescents. (Octobre, 2006, paragraphe 61)

Le sport se situe sur la deuxième marche du podium des loisirs préférés des jeunes français, juste après la télévision. Effectivement, le sport est une activité presque incontournable pour

cette jeunesse. Chacun possède sa propre vision face au sport mais celui-ci est privilégié pour favoriser l'autonomie chez les jeunes et leur inculquer les valeurs de respect et le sens des responsabilités. (Duret, 2008)

« Les pratiques d'activité physique et sportive sont des pratiques sociales et culturelles ». (Courcy, Laberge, Erard, Louveau, 2006 p.29)

Ces pratiques permettent de transmettre des normes et participent à la construction des rapports sociaux dont ceux liés au sexe. Pour exprimer ceci de manière plus concrète, nous allons les illustrer par des exemples : Le patinage artistique, la gymnastique artistique sont des pratiques que l'on attribue au sexe féminin. L'haltérophilie, les sports cyclistes sont eux perçus comme des pratiques masculines. Une « fille féminine » est une fille qui se préoccupe de son apparence physique et qui possède des caractéristiques propre à elles qui sont le romantisme et la douceur. (Courcy, Laberge, Erard, Louveau, 2006, p.46)

On reconnaît une fille féminine par sa démarche féminine, ses vêtements spécifiques (jupes, robes), son maquillage et son langage.

Dans un premier temps, les stéréotypes sont importants dans l'éducation des enfants car ils leur permettent d'appréhender le monde de manière simplifiée et catégorisée. Ils pourront par la suite de leur développement construire une représentation du monde plus complexe. Les stéréotypes se développent sur nos représentations et elles évoluent avec la société. Il faut cependant être vigilant sur l'image de l'homme et de la femme que l'on transmet aux enfants et aux jeunes. Effectivement certains de ces stéréotypes sont des freins dans la vie future de ceux-ci, notamment dans le domaine professionnel. (Daréoux, 2007, p.91)

« Il faut aussi et avant tout comprendre combien nous sommes tous, adultes, professionnel-le-s, citoyen-ne-s, imprégné-e-s par notre culture, nos représentations, et bien malgré nous, nous véhiculons des valeurs en désaccord avec ce que nous pensons : il existe des schémas inscrits en nous, qui nous régissent en partie, régissent nos relations à autrui et à l'autre sexe en particulier, qui nous amènent à poser des actes dont nous n'avons pas conscience et à transmettre ce que par ailleurs, nous dénonçons. D'où la nécessité de les identifier, pour soi et pour autrui. » (Daréoux, 2007, p. 94)

Le modèle traditionnel masculin est plus rigide que le modèle féminin. En effet, comme on a pu déjà le voir en sport mais aussi du point de vue vestimentaire. On tolère plus facilement une fille qui fait un sport comme le base-ball qu'un garçon qui fait de la danse classique. De la même manière, le pantalon est toléré pour les filles mais ce n'est pas le cas de la jupe pour les garçons.

« La perception sociale de l'homosexualité et aussi son image se normalisent peu à peu à travers le marketing et la publicité. Le personnage glamour, séduisant, cosmopolite qui s'habille avec goût, prend soin de son corps, va au fitness et fait la mode, est inspiré d'un certain archétype homosexuel qui est devenu peu à peu un nouveau modèle de masculinité. Les David Beckham ou Brad Pitt que l'on appelle aujourd'hui les « métrosexuels », sont des émanations de ce modèle ». (Thorens-Gaud, 2009, p. 131)

L'homosexualité masculine est fréquemment associée à la féminité et à l'inverse, l'homosexualité féminine est associée à la masculinité. Cependant, il n'existe aucune caractéristique qui permette de distinguer les personnes homosexuelles des personnes hétérosexuelles, ce ne sont que des idées préconçues. (Thorens-Gaud, 2009)

Le film « *Billy Elliot* » a été réalisé par Stephen Daldry. Ce film raconte l'histoire d'un garçon de onze ans, Billy, fils de mineur qui vit dans le nord de l'Angleterre et qui un jour se retrouve à un cours de danse classique à la place d'aller à son cours de boxe. Il cache cette activité à son père et son frère autoritaire. Madame Wilkinson remarque son talent et l'encourage à se présenter à une audition à la Royal Ballet School de Londres, ce qui ne sera pas de l'avis de sa famille.

Ce film illustre bien les stéréotypes liés à la danse classique qui est pratiqué par les garçons. Voici quelques répliques du film qui montre ces stéréotypes :

Le premier extrait est un dialogue entre Billy et son papa.

(Billy) - « *Etre danseur c'est parfaitement normal* ».

(Le papa de Billy) -« *C'est normal pour ta grand-mère, pour les filles mais pas pour les garçons. Les garçons font du football, de la boxe ou du catch, mais ils ne veulent pas devenir danseur de ballet, tu comprends ça ?* »

(Billy) -« *Je ne vois pas ce que tu reproches à la danse ?*

Ce n'est pas que des tapettes tu sais papa, il y a des danseurs de ballet aussi musclés que des athlètes. »

Le second extrait est un dialogue entre Billy et l'un de ses copains.

(Billy) -« *Tu es un pédé ?* »

(Le copain de Billy) -« *Qu'est-ce qui te fait dire ça ? [...] Tu me promets de ne pas le dire ?* »

(Billy) -«*Tu sais ce n'est pas parce que je fais de la danse que je suis un pédé.*
D'accord. »

Comme on peut le voir dans ces extraits de film, la danse et l'homosexualité véhicule des idées négatives et discriminatoires, elles représentent le manque de virilité de l'homme.

« Hier symbole de l' « anti-virilité », l'image de l'homosexuel s'est aujourd'hui transformée, finissant pour certains jeunes par représenter l'homme viril dissocié de sa connotation de domination sur les femmes ». (Duret, 1999, p.52)

Chez les jeunes d'aujourd'hui, il n'y a pas qu'une seule et même vision de l'homme viril, en effet, l'image de l'homme viril est très diversifiée et dépend de la catégorie d'appartenance de ces jeunes (quartiers populaires, milieu bourgeois, etc.) et de l'origine culturelle. Les femmes décrivent un homme viril par son regard, son allure. Les hommes se contentent de regarder les poils et les muscles. En ce qui concerne le caractère propre à l'homme viril, les

garçons et les filles s'accordent pour dire que celui-ci a une image de protecteur courageux. (Duret, 1999)

3.2.3 L'inégalité des sexes face la danse

En France, on voit apparaître depuis les années soixante l'expression corporelle dans les programmes des Instructions Officielles (I.O.) d'éducation physique. La danse scolaire n'est « ni au féminin, ni au masculin ». (Ferez, 2004, p.114)

Dans les APA (Activités Physiques Artistiques) enseignés dans le milieu scolaire, plusieurs styles de danse coexistent. La danse contemporaine est qualifiée comme une danse permettant l'expression de soi, la création, elle s'oppose à d'autres danses, telles que la danse le funk et le rock, qui elles sont des danses de reproduction et d'exécution. (Ferez, 2004, p.119)

« Ainsi la performance, la rigueur et la rationalité s'opposent à la création, l'émotion et l'expression, comme le fermé s'oppose à l'ouvert et, finalement le masculin au féminin. » (Ferez, 2004, p.122).

L'auteur classifie les activités féminines-féminines et féminines-masculines. Les premières sont la danse contemporaine et le cirque d'expression et les secondes sont le jazz, le cirque technique, le hip-hop et le rock.

Les ateliers artistiques ont été officialisés en 1988 dans le cursus scolaire français. En 2000, un projet d'insertion de l'art et la culture est mis difficilement sur pied.

« La culture (et l'art comme celui de la danse y participe) est une clé pour comprendre le monde, mieux y vivre et s'y épanouir, pour former des « adultes responsables », des « citoyens », en apprenant aux élèves à maîtriser les moyens d'expression et de communication et à se « responsabiliser » ». (Faure et Garcia, 2003, p. 245)

L'ouvrage de « *Culture hip-hop, jeunes des cité et politiques publiques* », nous montre les deux perspectives de la mise en place de cours de danse, de stages ponctuels ou de manifestations qui sont : la perspective culturelle et éducative. Les politiques publiques françaises avaient comme objectif de promouvoir les domaines sportifs, culturels ou artistiques de la jeunesse dans un but de socialisation. Effectivement, depuis les années quatre-vingt, le ministère de la Culture en France favorise les pratiques culturelles juvéniles en milieu scolaire et dans les structures périscolaires des quartiers. L'un des objectifs de ces programmes étant l'accès à la culture au sein des écoles de musiques, des cours de danse. (Faure et Garcia, 2005, p.35-36)

Afin d'aboutir à leurs objectifs, les politiques ont dû dans un premier temps renommer les sports dits « de rue » en « cultures urbaines » afin de contribuer au changement de l'image de ces pratiques. Ce qui signifie que l'on ne dirait plus que le break-dance est une danse « de rue » mais bien que le break-dance est une danse qui appartient aux « cultures urbaines. ». Pour poursuivre dans ce sens de l'expansion de la culture, les centres de loisirs

ont mis en place des activités. Celles-ci permettent d'éduquer ou de contrôler les jeunes aux comportements délictueux.

« Aussi, le sport, les activités culturelles et artistiques, l'engagement associatif deviennent-ils de nouveaux référents pour les institutions en charge de la jeunesse ». (Faure et Garcia, 2005, p.37)

Le mouvement hip-hop a pour valeurs *« le respect, l'ouverture culturelle, la non-violence, l'accès au droit commun, la non-consommation de toxiques »*. (Faure et Garcia, 2005, p.39) Ces valeurs sont d'ailleurs intéressantes lorsque l'on veut promouvoir l'éducation des jeunes ce qui explique l'intérêt des politiques pour cette culture. Faure et Garcia cite Jack Lang, qui a déclaré dans une interview du 31 octobre 1990, *« croire en la culture hip-hop »* qui est *« un véritable phénomène de civilisation »*. (Faure et Garcia, 2005, p.48)

« D'emblée, le hip-hop apparaît correspondre, notamment aux yeux des enseignants, aux attentes des élèves de quartiers populaires. L'intervention de danseurs en hip-hop ou capoeira est alors pensée pour aider l'enfant à se "sentir mieux" à l'école, ce qui devrait favoriser l'acquisition de savoirs scolaires, voire se répercuter sur les différents contextes de sa vie sociale. Etre mieux dans sa peau, être mieux à l'école. » (Faure et Garcia, 2005, p.62)

On voit par cette citation l'intérêt qui s'est constitué autour de la danse, en particulier pour une population populaire de la France. La danse est perçue dans ce contexte comme une sorte de thérapie ou de remède qui permettrait aux jeunes de se sentir mieux et ainsi de s'investir davantage dans leur travail scolaire. Ce qui pourrait expliquer que ces pratiques artistiques se sont développées prioritairement en faveur des enfants et des adolescents qui sont dits en difficultés scolaires ou sociales.

Par ces mesures sociales, la danse hip-hop a connu de nombreux bouleversements au niveau de sa pratique, de l'entraînement en extérieur (dans la rue) à l'entraînement en intérieur (milieu socio-éducatif, salle de sports, scènes de théâtre). Ces changements géographiques ont eu des conséquences sur l'enseignement, on passe d'un apprentissage autodidacte à un apprentissage de plus en plus pédagogique, car dans ces lieux l'apprentissage se fait souvent par un professeur.

Les institutions avaient comme autre enjeu de permettre aux danseurs de hip-hop de se confronter à la danse contemporaine et à la création chorégraphique. Le ministère de la Culture voulait valoriser la danse et les « arts mineurs ». Cette initiative offerte aux danseurs leur permettait de se familiariser avec l'entraînement des danseurs (s'échauffer, connaître les mouvements et leurs analyses, ainsi que tout ce qui concerne l'organisation d'une compagnie).

Grâce à ces nombreuses actions, les institutions ont permis à certains jeunes de se lancer dans des carrières de danseurs professionnels, de chorégraphes ou d'animateurs sportifs au sein des milieux socioculturels.

Faure Sylvia et Garcia Marie-Carmen traitent de la différence entre la danse pratiquée par les filles et par les garçons. En effet, selon elles, la danse chorégraphique est une danse de

« création » où l'enjeu est de se produire sur une scène. En revanche, la danse des garçons est une danse sportive, une danse de compétition.

La question des stéréotypes concernant les sexes est par conséquent bien présente dans cet ouvrage.

En effet, le travail institutionnel a permis l'ouverture des cultures urbaines à d'autres jeunes que ceux des HLM, c'est-à-dire, aux jeunes des milieux favorisés et aussi aux filles. Il existe cependant une division sociale-sexuelle au niveau des pratiques entre filles et garçons.

« La danse hip-hop est plurielle. Se donnant à voir et à apprendre dans différents lieux publics, plus ou moins institutionnels, elle se décline sous les formes de danse chorégraphique et de danse compétition. De plus en plus pratiquée par un public féminin, elle est par ailleurs appréciée par des jeunes hommes qui ne sont pas nécessairement issus des banlieues HLM des grandes villes. » (Faure et Garcia, 2005, p.9)

Il a été constaté que les filles ont tendance à travailler entre elles sur la création d'une chorégraphie et les garçons s'entraînent à réaliser des figures au sol.

Cependant, contrairement à ce qui est cité ci-dessus, les auteurs ont constaté que les filles s'essayent au break-dance et participent à des compétitions au même titre que les garçons. Elles concourent par contre entre elles. Certaines adoptent des attitudes masculines et tentent de les défier. La féminisation de la danse hip-hop a eu pour conséquence le renforcement de la domination masculine. Les danseurs du sexe masculin veulent prouver leur force en s'entraînant à la musculation. Ils évitent de s'échauffer pour ne pas laisser apparaître de faiblesse de leur corps. Ces stéréotypes sociaux et sexués sont très présents même dans l'esprit des professionnels, on peut constater ces clivages entre les sexes par le manque de mixité des groupes de danse professionnel.

Foued, un danseur et chorégraphe de 26 ans affirme :

« Bah, c'est un peu difficile et puis j'ai l'impression qu'elles [les filles] sont un peu moins résistantes psychologiquement. C'est dans la tête, j'ai l'impression qu'elles y croient pas trop les filles. Elles y croient pas trop, pourtant y'en a... y'en a qui ont ouvert des portes, quoi. Peut-être qu'elles trouvent ça moche, je sais pas, elles se mettent au sol mais elles travaillent des équilibres, des trucs qui restent quand même assez féminins, quoi. Parce que mettre la tête au sol, c'est un peu... je sais pas, peut-être que ça les bloque, je pense, ... » (Faure et Garcia, 2005, p.135)

Les hommes et les femmes n'ont pas le même rapport au temps et à l'espace, ce qui pourrait être un élément d'explication de ce manque de collaboration entre hommes et femmes. Il y a deux manières de gérer le temps, soit il est organisé et rationalisé (heures d'entraînements fixes, planifiées), soit il est géré par le plaisir, l'opportunisme (c'est-à-dire que l'on pratique la danse pour le plaisir, lorsque l'on éprouve l'envie).

Le hip-hop, en particulier la danse au sol, provoque des courbatures, des égratignures, des hématomes, auxquelles danseurs et danseuses doivent faire face.

« L'investissement du corps diffère en cela des stéréotypes sociaux qui associent le corps (légitime) des femmes à la grâce, à la minceur, à la dissimulation des imperfections de la peau, etc. Les danseuses manifestent dans ce type de comportement une volonté de se rapprocher de l'excellence masculine des confrères, et pour ce faire elles s'approprient quelques-uns de leurs comportements et attitudes physiques. » (Faure et Garcia, 2005, p.118)

On peut comprendre par cette affirmation que les filles s'identifient aux garçons par les attitudes. Dans les démonstrations de danse hip-hop ou dans les rues, on peut voir les filles imiter le style vestimentaire des garçons, les pantalons et les t-shirt larges et parfois même les casquettes à grande visière.

Contraire à cette pratique d'adopter les comportements et les styles des garçons, on voit apparaître un nouveau style de danse hip-hop décliné uniquement pour les femmes, le hip-hop girly. Celui-ci est né à Los Angeles. Ce style étant tout récent, il est difficile de trouver de la documentation. Cependant après de nombreuses recherches sur plusieurs sites en français et en anglais, voici ce que j'ai pu retirer.

Il s'inspire de plusieurs techniques qui sont : le Working style, le Voguing et le Waking.

Le Working Style, ce sont les attitudes hip-hop utilisées sur les podiums des défilés de modes.

Le Voguing est une danse moderne caractérisée par des poses de mannequin avec un bras angulaires, des mouvements linéaire et rigides inspiré du magazine Vogue. Ce style s'est développé par la suite dans les milieux gays des grandes villes des Etats-Unis. Ce style a été adopté par Madonna.

Le Waking est une version féminine du locking, une danse qui appartient à la culture hip-hop. Le hip-hop girly est un style de danse consacré aux femmes, il est caractérisé par une sensualité débordante. En effet, de nombreux mouvements mettent en avant les attributs féminins (poitrines, hanches,) et d'importants mouvements de rotations de tête avec un effet des cheveux au vent. L'énergie, la séduction et la sensualité sont des éléments nécessaires pour pratiquer cette danse.

J'ai pu assister à un cours de danse hip-hop girly donné dans une école de danse à Monthey. La chorégraphe m'explique que ses chorégraphies se réalisent sur des musiques actuelles, chantées de préférence par des filles (Exemple : Britney Spears, les Pussycat Dolls,...). Elles créent des chorégraphies qui se dansent en basket et d'autres avec des chaussures à talons. Les filles apprennent à marcher et danser avec des talons. Ce cours est fréquenté par des filles âgées de quinze à vingt ans. La chorégraphe a appris ce style à Los Angeles. Elle définit ce style comme étant détraqué, sexy et parfois même avec une pointe de vulgarité. Les tenues adoptées sont le plus souvent des habits serrés, des leggings, des shorts, un top large ouvert sur les cotés laissant apparaître le soutien-gorge.

J'ai été surprise de voir qu'un garçon participait à ce cours de danse hip-hop girly. En effet, je m'attendais à n'y trouver que des filles comme le nom du cours le suggère. La chorégraphe me raconte qu'à Los Angeles, nombreux sont les garçons qui participent à ces cours et qu'ils sont d'ailleurs très doués et parfois davantage que les filles.

Le danseur qui participait à ce cours m'a révélé qu'il adore ce style de musique et ce style de danse. Ce style lui permet d'être dans un univers appart, détraqué. Cela lui permet d'affirmer

sa part de féminité qu'il a en lui et comme il le dit les garçons ont autant le droit de faire du classique que du girly. Il définit ce style comme étant juste un mélange de danse hip-hop et de danse jazz.

Vers la fin du cours, il était intéressant de voir que la chorégraphe a demandé au garçon de se mettre au centre du groupe de filles. Celui-ci trouve sa place dans le groupe des filles et lorsque je pose la question aux filles, elles trouvent tout à fait cohérent qu'un garçon participe aux cours puisqu'à Los Angeles beaucoup d'hommes prennent ces cours. Certes plusieurs sont homosexuels mais ce n'est pas une généralité.

3.2.4 Travail social et genre

La question du genre autour du travail social est intéressante car elle nous montre les différences entre les hommes et les femmes.

Les métiers du domaine social restent encore aujourd'hui un milieu fortement connoté féminin. Les chiffres sont significatifs de cette féminisation, avec 96% d'assistantes sociales, 71% d'animatrices et 63% d'éducatrices. Le travail social qui a pour valeurs le soin, l'écoute, l'aide et le conseil a été dès ces débuts une affaire de femmes. En effet, celles-ci transmettaient en quelque sorte leur amour maternel à des personnes dont elle avait la charge. (Bouquet, 2007, p.18)

Cette tendance est restée prédominante à travers l'histoire et on peut encore constater qu'elle est présente à notre époque, avec une présence davantage masculine dans le secteur éducatif.

En plus de ces inégalités numériques entre les professionnels hommes et femmes, on constate des inégalités au niveau des pratiques. Certaines caractéristiques sont associées au métier « féminin » telles que l'empathie, la capacité d'écoute, la disponibilité, la flexibilité. (Palazzo-Crettol, Prats, Richard, 2007, p.118)

Les caractéristiques masculines sont en revanche rattachées à la performance. Les éducateurs de sexe masculin vont davantage se concentrer sur diverses tâches comme par exemple de mettre en place des projets ou de défendre les actions sociales face aux dirigeants politiques. (Palazzo-Crettol, Prats, Richard, 2007, p.122)

« Les conceptions, les habitudes, les usages, continuent ainsi à déterminer les rôles masculins et féminins du travail social ». (Bouquet, 2007, p.24)

En ce qui concerne les compétences attendues de la part du professionnel, elles semblent différer selon qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme. Dans le domaine de l'animation par exemple, on pourrait attendre de l'animateur qu'il possède des compétences au niveau des pratiques sportives, des compétences en informatique et les jeux vidéo, les percussions. Pour les animatrices, les attentes porteraient sur leurs compétences dans les domaines du travail manuel, de la danse, du théâtre et du chant. La division du travail entre les animateurs et les animatrices est donc visible, par des exemples concrets. Les animatrices consolent les enfants qui pleurent en l'absence de leur mère tandis que les animateurs cadrent les garçons aux comportements inadéquats. Selon les professionnels, cette division du travail

est à la responsabilité des enfants qui ont une certaine représentation de la femme et de l'homme. (Raibaud, 2007, p.68)

La mixité dans le travail social est relativement représentatif des figures parentales, père et mère. En effet, les professionnels ont tendance à reproduire ceci dans certaines situations comme par exemple, l'autorité qui revient de manière plus forte chez l'éducateur.

De manière générale, peu de femmes accèdent au sommet de la hiérarchie, elles occupent principalement des postes de terrain où elles sont proches des usagers. Ce sont les hommes qui parviennent à l'ascension professionnelle. (Bouquet, 2007, p.25)

4. La méthodologique

4.1 Outil de recueil des données

J'ai préparé une grille d'entretiens avec des questions qui comportaient les différents thèmes :

- Les activités mises en place dans les institutions, les activités pratiquées par les jeunes en dehors du temps en institution
- La danse, la danse hip-hop et la danse-thérapie.
- Les différences de pratique des sports entre les filles et les garçons.
- La masculinité et la féminité.
- Les activités pratiquées par les professionnels (pendant l'enfance, l'adolescence et à l'âge adulte ainsi que l'influence des personnes extérieures dans la pratique de ces activités).
- Les projets et les activités futures envisagés pour l'institution.

J'ai réalisé huit entretiens structurés et guidés, que j'ai enregistrés avec un dictaphone. Afin de ne perdre aucune des informations données, je les ai par la suite retranscrits par écrit mot par mot. Ces entretiens ont été analysés de manière globale afin d'identifier les éléments importants. Cette recherche qualitative, sous forme d'entretiens me paraissent la plus adaptée pour la récolte des informations car elle me permet d'obtenir le point de vue personnel des éducateurs. De plus, celle-ci me permet de travailler ma technique d'entretiens.

Le terrain de recherche est ciblé sur les institutions qui encadrent des adolescents en difficultés sociales. Mon choix s'est porté sur des institutions situées en Valais Romand pour un souci d'accessibilité et d'organisation.

Ces institutions accueillent des adolescents et des adolescentes, elles sont :

- Des établissements spécialisés d'enseignement et d'éducation
- Des centres de formations professionnelles
- Des centres d'insertion professionnelle
- Des internats

Elles ont toutes en commun un encadrement éducatif, pris en charge par des éducateurs sociaux et elles accueillent toutes des adolescents en difficultés sociales diverses (rupture de scolarité ou de formation, troubles du comportement, situations familiales difficiles, toxicomanie, délinquance, etc.).

4.2 L'échantillon

J'ai choisi d'interroger des éducateurs et des éducatrices qui travaillent dans les institutions valaisannes auprès d'adolescents en difficultés sociales. Je souhaitais m'entretenir avec des éducateurs des deux sexes car mon sujet traite de l'approche différente des professionnels face à l'éducation des garçons et des filles en institution, de la pratique des activités et de la perception de la danse.

Le fait d'interviewer des professionnels hommes et femmes permet d'enrichir par conséquent ma recherche. Ces professionnels sont âgés entre 27 et 60 ans, ce qui permet d'avoir les avis de différentes générations.

Afin de garantir l'anonymat des professionnels et pour ne pas que l'on puisse identifier les institutions dans lesquelles ils travaillent, je leur ai attribué des prénoms d'emprunt.

- Pour les éducateurs : Tom, Marc, Léo et Antonio.
- Pour les éducatrices : Léa, Marie, Jacqueline et Mégane.

5. Analyse

5.1 Les activités

Le premier objectif de cette recherche était d'identifier les d'activités mises en place dans les institutions valaisannes.

Lors de mes entretiens, j'ai tout d'abord pu constater que les activités, sont proposées par les éducateurs et les éducatrices et/ou par les membres de la direction.

J'ai rencontré un établissement où la particularité étant que le directeur a mis sur pied depuis de nombreuses années les activités sportives dans le programme, « *Le sport ici c'est une journée toutes les deux semaines* » (Marc), pour une partie de la structure et « *Tous les*

vendredis, on part en activité avec les jeunes » (Marie), donc une fois par semaine pour l'autre structure qui accueille des jeunes avec des problématiques plus conséquentes.

Les activités sont en général pratiquées régulièrement, dans un espace temps précis et avec un encadrement éducatif.

On peut constater que de part l'organisation des activités sportives, il y a des inégalités par rapport aux jeunes, ceux qui rencontrent plus de difficultés (personnelles, familiales, professionnelles) bénéficient d'une sortie par semaine, alors que les autres jeunes n'ont qu'une sortie sportive toutes les deux semaines.

Parmi les sports proposés régulièrement, on retrouve donc la marche et les sports d'équipe pour toutes les institutions. Les raquettes, l'escalade et le ski sont adoptées pour la plupart d'entre elles. La piscine, la médiathèque, le dessin et la peinture sont présents que dans deux institutions. Le karaté, le club permis, le fitness et le do-in (automassage) n'ont été cités que dans une seule et même institution. Une seule d'entre elles propose des activités de bricolage et de jardinage en dehors des temps scolaires ou professionnels. Deux institutions offrent des sorties au cinéma, au théâtre et à des festivals.

Si certaines activités sont pratiquées régulièrement, d'autres en revanche, comme le ski, les sorties, la spéléologie, le canoë-kayak, elles, sont pratiquées de temps en temps, lors d'événements particuliers ou lors de camps.

« Là on vient d'un camp de ski d'une semaine. Celui-là est plus ludique que celui que l'on fait en septembre, où on part aussi avec nos jeunes une semaine en Ardèche. » Marie

5.1.1 Pourquoi de telles activités ?

Les activités mise en place dans les institutions ont plusieurs objectifs. Certaines sont occupationnelles, en effet, elles permettent d'animer les soirées des jeunes.

« On essaye tous les soirs de faire quelque chose. Notre objectif c'est de ne pas laisser les jeunes sur l'institut. Cela peut arriver qu'on mette aussi un film ou qu'on fasse du sport dans la salle. L'objectif est de les occuper parce que c'est souvent dans ces moments d'inactivité qu'ils font beaucoup de conneries ». Antonio

Pour Antonio, occuper cela ne signifie pas uniquement distraire les jeunes, pour leur plaisir, mais bien de les activer dans le but de canaliser leur énergie et ainsi d'éviter les débordements au niveau du comportement.

Les activités, peuvent aussi permettre aux jeunes de développer des compétences sociales. Les éducateurs utilisent le sport, par exemple, comme un outil pour leur inculquer des valeurs l'esprit d'équipe, le respect des règles.

« Dans toutes les activités, il y a un objectif. Les progrès que l'on fait en sport permettent de travailler sur le comportement ». Jacqueline

Un autre objectif des ces activités étant de permettre aux jeunes de se dépenser et/ou de se surpasser/ d'être confrontés aux limites.

« Ils n'ont pas tous les mêmes compétences, mais là on va vraiment pousser les limites, d'aller au bout de l'effort, d'atteindre l'objectif ». Marc

« On les confronte à ces difficultés et on essaye d'aller toujours plus loin, d'assumer et de réussir ». Marc

Des activités différentes, de celles que l'on vient d'évoquer, sont proposées par les institutions dans une démarche préventive. En effet, nombreuses sont les institutions interrogées qui font appel à des intervenants extérieurs pour de la prévention. La LVT (Ligue Valaisanne contre les Toxicomanies), le Cipret pour la prévention du tabac ainsi que RoadCross pour la prévention routière, ont été cités lors des entretiens.

Enfin, une dernière catégorie d'activités existe. Elles misent sur le développement personnel/professionnel des jeunes, par des visites d'entreprise de la région, des journées conseils au niveau du look « atelier BE » (en vue des entretiens d'embauche) et un atelier clown qui permet aux jeunes d'exprimer leurs émotions. Il est nécessaire de préciser que l'atelier clown et l'« atelier BE » ont lieu que quelque fois dans l'année et que seuls quelques jeunes (qui rencontre des difficultés) peuvent bénéficier des prestations de l'atelier clown.

Pour conclure, on peut constater que certains sports reviennent fréquemment tels que les sports d'équipe qui peuvent se pratiquer en salle ou en extérieur (foot, basket, volley-ball, badminton,...). Les sports en pleine air ont aussi du succès (escalade, raquettes, ski, peau de phoque,...).

En dehors des activités sportives, les institutions mettent un accent privilégié sur la prévention. Les sorties culturelles ou de loisirs ont des difficultés à se faire une place dans le programme des institutions. Pourquoi de telles activités ne sont-elles pas valorisées par les professionnels et/ou par les directeurs d'institutions ?

Nous le savons, l'aspect financier est évidemment un frein pour les institutions. Il est cependant intéressant de voir que l'institution où travaille Marie arrive à financer chaque année deux camps sportifs d'une semaine, alors qu'elle rencontre parfois des refus pour des sorties culturelles (musée, visite d'entreprises).

« L'aspect financier cela nous freine un peu. On a une limite mais c'est vrai que moi je ne la connais pas vraiment. Dès que j'ai une idée je vais demander. Après oui c'est possible ou non une autre fois, cela dépend aussi du groupe que l'on est ». Marie

De plus, l'éducatrice le dit, elle n'a pas connaissance des dépenses et ne peut donc pas maîtriser le budget de ces sorties puisque c'est à la direction de donner l'accord, selon l'activité et le nombre de participants.

Heureusement, des institutions proposent tout de même des sorties culturelles et divertissantes pour les jeunes. Antonio qui voit les activités comme étant occupationnelles, sent bien pour autant l'importance de varier les activités pour offrir un plus grand choix aux jeunes.

« On fait des sorties cinéma, on va au Montreux jazz, sortir à un festival « Art de rue »,... On essaye de varier, c'est vrai qu'après ils se contentent souvent des même choses mais on essaye d'apporter différentes choses ». Antonio

Afin de mieux comprendre le choix des activités dans ces institutions, j'ai souhaité connaître les loisirs qui occupent le temps libre des professionnels et ainsi de voir si je pouvais faire des liens entre les activités des professionnels dans le cercle privé et les activités des institutions.

Tout d'abord, les professionnels interrogés m'ont confié qu'avec les années, ils ont dû changer quelque peu leurs loisirs. En effet, les contraintes liées à leur vie de famille et aux horaires institutionnels ont eu des conséquences pour la plupart d'entre eux, c'est-à-dire qu'ils sont passés des activités collectives vers des activités individuelles.

Les activités actuelles pratiquées sont : la pêche, la randonnée, la peau de phoques, le VTT, l'escalade, le vélo, la natation, la boxe, la course à pied, la marche, le ski, la fanfare, la guitare, le chant, le dessin, la peinture, l'expression corporelle, les jeux vidéo, les concerts et les spectacles.

Ces activités se pratiquent de manière individuelle, en couple, en famille, avec un ou deux amis, dans les sociétés ou dans le cadre de la paroisse.

Il faut souligner que la plupart de ces activités se passent en extérieur et que ce sont pour la majorité, les mêmes activités proposées dans les institutions. Il est vrai que si l'on compare la liste des activités proposées en institutions et celles que pratiquent les éducateurs, on peut faire des liens. En effet, les éducateurs vont donc plus facilement proposer des activités qui leur correspondent et pour lesquels ils se sentent à l'aise.

« J'ai gardé les mêmes loisirs et dans mon travail, c'est quelque chose qui me convient parfaitement. C'est quelque chose pour laquelle j'ai les connaissances et les compétences donc c'est plus facile ». Mégane

Quant aux activités que pratiquaient les éducateurs lorsqu'ils étaient enfants ou adolescents, certaines d'entre elles étaient choisies, d'autres imposées.

La plupart du temps, la motivation pour commencer une telle activité s'est faite par l'intermédiaire des pairs, de la famille, ou par l'influence d'un seul parent.

« Quand j'étais enfant, je participais à beaucoup de sociétés. J'ai été élevée par un papa qui consacrait son temps à la vie associative. J'ai fait du piano, du théâtre et de la danse ». Léa

« C'était le sport toujours, pas tellement imposé mais toujours du fait que mon père était un grand sportif. J'ai vu tous ces prix, cela m'a un peu influencé je pense ». [...] Marc

« Enfant, l'activité que j'avais choisie c'était le dessin. L'activité imposée c'était la gym, il fallait faire du sport. Ensuite adolescente, l'activité choisie c'était la musique (aller au concert) et imposée c'était l'instrument. Je faisais du cornet dans deux fanfares mais ce n'était pas du tout mon style de musique ». Marie

« J'étais dans une famille qui n'était pas très sportive alors on allait faire des ballades, des pique-niques. [...] « J'ai fait un peu de piano, de musique, mes parents étaient musiciens. J'ai toujours été attirée par la peinture et par le dessin. J'étais une fille plutôt casanière ». Jacqueline

« Avec ma famille, on allait régulièrement en montagne se promener ». [...] « Ce qui m'a motivé à faire du volley-ball c'est que j'avais des copines dans l'équipe ». Mégane

« Dans un premier temps, j'ai fait du football. Ce n'était pas imposé, j'ai suivi les copains. Après, j'ai fait partie d'un chœur, je chantais, c'était plus pour faire partie d'une association, donc ça c'est fait par le biais des parents, des amis qui allaient ». [...] « Ma mère m'a proposé de faire de la musique, j'ai fait de la flûte et de l'accordéon ». [...] « Tout ce qui était musique j'ai arrêté parce que le foot a pris énormément de temps. J'ai joué à un niveau assez élevé et le sport m'a pris énormément de temps ». Antonio

Même si certaines familles dans lesquelles ont grandi les éducateurs et les éducatrices prônent la complémentarité entre le sport et une activité artistique, la plupart des familles des éducateurs interrogés ont privilégié un type d'activité en défaveur de l'autre. Certaines familles sont plus artistiques (musique,...) et d'autres sont plus sportives. On sent à travers les réponses, l'influence des parents, qu'elles soient volontaires ou non.

On peut voir que lorsque l'activité est imposée par une tierce personne, le jeune qui pratique celle-ci ne prend pas de plaisir, ne s'implique pas et fini par arrêter.

« J'ai fait du foot. Le foot c'était plus là par rapport à mon père qui voulait que j'en fasse. Moi ce n'était pas mon truc, j'étais souvent remplaçant, je n'ai pas fait longtemps, j'ai arrêté ». Tom

L'influence dans le choix des activités vient particulièrement des pères et celle des amis dans le choix de l'activité. Comme on a pu le lire dans la théorie, l'influence paternelle peut s'expliquer à l'aide de deux hypothèses. La première étant que les pères ont plus de temps à disposition pour les loisirs et la seconde étant que l'homme a une construction identitaire liée à certains objets ou à certaines activités.

En ce qui concerne le groupe des pairs, leurs opinions et leur influence est considérable à cet âge de l'adolescence. *« Je faisais partie de clubs pour être avec mes amis, club de foot ».*

On peut voir de ces entretiens, une tendance qui se profile, avec des activités plutôt artistiques, manuelles pour les filles (piano, danse, théâtre, dessin, peinture, fanfare) et

plutôt sportive, en particulier avec le foot, pour les garçons. De plus, les mamans auraient tendance à proposer des activités plus artistiques que les papas.

Tout ceci démontre un exemple concret de la catégorisation sexuée et qui plus est avec des activités qui exigent du temps et un enseignement précis pour les filles et des activités qui nécessitent des efforts physiques de la part des garçons.

En ce qui concerne le sport, il est perçu comme étant une nécessité pour les parents, Comme Marie en témoigne, « *il fallait faire du sport* ». Le sport a quelque chose de très valorisant aux yeux des enfants, « *mon père était un grand sportif, j'ai vu tous ces prix* ».

On peut remarquer une non-reconnaissance des activités qui ne sont pas encadrées, dans un contexte bien défini. Ces activités, ce sont par exemple, aller voir un concert. Les parents vont solliciter leurs enfants qui aiment la musique à faire eux-mêmes l'activité plutôt que de leur autoriser à aller voir un concert.

Les éducateurs interrogés, hormis Léo, ne parlent pas des autres activités qui les occupaient à cet âge là. Je fais justement référence à toutes les activités qui n'ont pas lieu dans des cours ou des entraînements, comme le cite Léo, « *je jouais aux jeux vidéo* ».

Je pense aussi à d'autres activités telles que regarder la télévision, jouer à des jeux de sociétés et à la lecture. Ces activités qui ont lieu dans le domaine privé, ne sont pas pris en considération par les professionnels.

Il est incontesté que les parents ont eu une influence sur les éducateurs, de la même manière, ces professionnels sont des acteurs dans l'éducation de leurs propres enfants et des jeunes dont ils s'occupent, ils influent aussi le choix de leurs activités. Marc me disait lors de l'entretien que même s'il encourage fortement ses enfants à faire du sport, il ne les pousse pas à faire des compétitions.

« Ni ma femme, ni moi-même, on a imposé un sport et demandé que dans ce sport nos enfants fassent de la compétition. Au contraire, aujourd'hui je suis plutôt contre de faire de la compétition, je trouve que c'est un milieu qui n'est pas tellement sain ».

Dans certaines institutions, les jeunes ont la possibilité de choisir les activités, ce qui n'est pas le cas pour toutes et en tout temps. Les éducateurs sont alors souvent amenés à imposer des activités qui ne plaisent pas forcément aux jeunes.

Ce qui est intéressant de constater, c'est que les éducateurs n'hésitent pas à proposer aux usagers des sports qui ne leur plaisaient pas eux-mêmes lorsqu'ils étaient enfants ou adolescents.

Nombreux d'entre eux reconnaissent avoir eu de la difficulté à s'investir dans une activité qui ne leur plaisait pas ou pour laquelle ils ne étaient pas doués, ce qui est contradictoire avec le message qu'ils donnent aujourd'hui aux jeunes et les exigences attendues par les professionnels. On peut sentir à travers leurs propos, une souffrance vécue à travers ces activités.

« Je pense que c'est mieux perçu d'aller faire du ski, de la randonnée parce que tu les mets devant des difficultés, ce qu'ils n'ont pas l'habitude de faire ». Tom

« J'ai tout arrêté à l'adolescence. Je trouvais moi-même un peu ringard d'aller en montagne. Je trouvais que c'était trop physique, effectivement. J'ai repris à partir de dix-huit ans quand même cette activité ». Mégane

« Parce que j'étais pas très bon. Oui c'est vrai que j'ai souffert de ça, effectivement, c'est pour cela que je n'ai pas fait longtemps du foot ». Marc

De plus, en tant que professionnels, on peut être amené dans notre travail à pratiquer un sport ou une activité que nous n'aimons pas ou pour laquelle nous manquons de compétences.

Comme on a pu le confirmer, les loisirs dépendent de la culture familiale, de l'âge des enfants et de leur sexe.

Les éducateurs reconnaissent d'ailleurs que l'adolescence est une période où certaines activités sont favorisées et d'autres abandonnées. Ils paraissent tout de même étonnés lorsque certains jeunes leur confient qu'ils ne font rien pendant le week-end. Or certains font du foot, de la musique, de la danse, regardent la télé, écoutent de la musique, surfent sur internet.

Tous les éducateurs et toutes les éducatrices ont la même opinion et trouvent que les jeunes ne pratiquent pas suffisamment d'activités en dehors du temps en institution. En effet, ce qui est considéré comme des activités pour les jeunes n'est pas nécessairement reconnu en tant que telles pour les éducateurs. Effectivement, face à l'hyper activisme des professionnels, les activités des jeunes n'ont que peu d'importance. Les éducateurs négligent les activités domestiques que pratiquent les jeunes, celles qui se pratiquent à la maison, tranquillement et qui sont généralement assimilées à des activités pour les filles. Les éducateurs se permettent non seulement de juger ces jeunes mais aussi leurs parents qui ne leur inculquent pas l'éducation en matière de loisirs. De plus, ils semblent négliger le fait que ce sont des adolescents et qu'à cet âge là, les jeunes favorisent les activités avec les pairs plutôt qu'en famille.

« Je suis surpris depuis des années que je fais ça, par le peu d'activités que font les jeunes ». Marc

« Il y en a très peu qui font des activités avec les parents. A part pour certain un peu de ski, ou un tout petit peu de marche mais c'est très peu. La plupart ne font rien le week-end ». Jacqueline

« Dans notre population, il y a des jeunes qui font des activités avec leurs parents mais c'est vraiment une minorité. C'est souvent du sport. J'ai l'exemple d'une jeune fille qui a été faire du vélo avec sa maman. Mais après si c'est essentiellement des activités sédentaires, boire des pots, traîner dans la ville, ce n'est pas des grosses activités ou des activités organisées ». Antonio

« Ce sont des familles boulot-dodo ou ce sont des parents où il n'y a eu aucune éducation à ce niveau là. Ce sont des parents qui rentrent du boulot, s'asseyent devant la télé et ne sollicitent pas leurs enfants pour aller faire du sport avec eux ou qu'ils ne leur permettent pas de faire des activités ». Marc

On peut dire que les jeunes développent leurs compétences au niveau sportif et artistique en institution et qu'en dehors de celle-ci les jeunes en profitent pour passer du temps avec leurs amis, leur famille. Ils privilégient le repos, ils en profitent pour avoir des occupations qu'ils n'ont pas ou peu l'occasion de faire pendant le temps en institution.

Les professionnels sont bien conscients de cette réalité et pourtant ils ne mettent pas tout en œuvre pour offrir une palette plus grande des activités proposées en institution.

5.1.2 Le sport a la médaille d'or

De ces entretiens, on peut ressortir que le sport a une place importante, privilégiée même, dans toutes les institutions.

Comme dans l'étude citée précédemment, le sport est une activité incontournable pour permettre aux jeunes d'intégrer les valeurs de respect, le sens des responsabilités ainsi que l'autonomie.

« Les clubs changent en fonction des affinités qu'a chaque animateur. Le sport a une place assez importante parce que pas mal d'éducateurs ont des affinités pour le sport ». Léo

Le sport est décrit et perçu par les professionnels comme étant un véritable outil éducatif.

« Le sport a une place très importante. Déjà parce que l'équipe éducative est orientée et est sensible au sport. [...] Le sport fait pour nous partie intégrante de notre vie et on le fait régulièrement, mais dans un esprit éducatif ». Marc

« Je trouve qu'en journées sportives, des fois cela souligne encore ce que l'on a pu voir en atelier ou au contraire on va pouvoir voir d'autres capacités chez un jeune qui aurait de la peine à les montrer en atelier ». Marie

« Il fait partie de la philosophie de l'institution, il fait partie de la prise en charge éducative, un outil éducatif utilisé en plus des ateliers et du travail de référence ». Mégane

« Le sport a une grosse place, au niveau des activités je dirais que ça vaut un 70-80% de nos activités, on mise aussi vraiment la dessus. Ça permet aussi aux jeunes de se dépenser c'est aussi dans cette logique là que l'on met plus l'accent sur le sport ». Antonio

On sent bien dans les propos des professionnels, l'importance du sport dans le projet éducatif. En conclusion, le sport a la place de médaille d'or en comparaison à toutes les autres activités, culturelles ou artistiques qui peuvent être mises en place.

5.2 La danse et l'éducation, quelle alliance?

Si les professionnels reconnaissent les bienfaits du sport, pourquoi ne verraient-ils pas la danse comme un allié dans leur pratique professionnelle ?

Le jeu, dans les activités sportives, permet de travailler l'opérativité. Il est rattaché aux choses, alors que la danse permet de pratiquer l'expression. Elle favorise par conséquent l'expression du vécu de la personne. La danse, par ses interactions entre individu et l'environnement possède une fonction énergético-affective.

« La danse est l'expression de la vie à travers le corps » (Le Boulch, 1995, p.106)

La danse permet la maîtrise des facteurs de temps et d'énergie. Il inscrit le corps dans un espace qu'il occupe en relation avec les autres personnes.

J'ai invité les éducateurs à se pencher sur le thème de la danse. Sur ce qu'elle est et ce qu'elle représente pour eux, afin de répondre à ma question et d'identifier si une alliance entre la danse et l'éducation pouvait être envisagée dans les institutions en Valais.

Léa connaît bien la danse. Elle a fait six ans de danse classique et contemporaine. Elle a des bases en danse africaine et va régulièrement dans des soirées pour danser la salsa.

« Musique, moi je me vois en train de danser, bouger, mouvement, ambiance, plusieurs personnes, groupe. [...] Quelque chose de festif, avec du monde autour. » Léa

Tom, lorsque j'évoque la danse, a comme image la fille en tutu et avec les pointes. Il pense directement à la danse classique et aux énormes exigences qu'elle comporte.

Pour Léo, le mot danse fait référence au hip-hop puisqu'il sait que c'est une danse que les jeunes qu'il rencontre dans l'institution pratiquent et que moi-même je pratique.

Marc a l'image de sa fille en train de danser puisque celle-ci pratique cette activité depuis l'âge de cinq ans.

Marie nous donne comme mots clés : *« dynamisme et moderne »*, *«La danse suit l'époque et chacun peut y trouver son compte »*.

Jacqueline évoque un groupe de danse hip-hop qui s'entraîne actuellement grâce à une stagiaire-éducatrice.

Pour Mégane, la danse évoque l'esthétisme, quelque chose de gracieux.

« J'en ai jamais fait, je connais les différents styles de danse, classique, hip-hop, mais j'ai peu de connaissances. Je ne connais pas de noms de danseurs connus et je n'ai jamais été voir un spectacle de danse ».

Pour Antonio, la danse c'est tout d'abord festif.

« C'est la fête, le mouvement, l'énergie, la sensualité. Mais cela dépend des styles de danse. Je connais la valse, le contemporain, le classique, le hip-hop ».

On peut voir que pour la même question, les réponses sont très diversifiées. Ce qui représente bien la complexité de la danse, par ses nombreux styles différents.

Les professionnels connaissent la danse, mais pour la plupart de manière superficielle. Tous arrivent à nommer des styles de danse. Pour certains, ils ont déjà assisté à des représentations car ils ont des connaissances qui pratiquent la danse. Par contre, aucun d'entre eux n'a cité des noms de danseurs ou des chorégraphes célèbres.

Il aurait été intéressant de comparer ces réponses avec celles d'une autre activité, plus populaire, telle que le football. Je pense que nous aurions eu davantage d'informations, de noms d'équipe, de joueurs, des scores, etc.

En ce qui concerne la danse utilisée dans un but thérapeutique, trois éducatrices et un éducateur connaissent la danse-thérapie par l'intermédiaire d'une connaissance qui la pratique mais ils ne peuvent pas m'en dire beaucoup plus sur le sujet.

Marie qui a suivi une formation d'art-thérapeute, a entendu parler de la danse-thérapie mais n'a jamais eu dans le cadre de sa formation un tel atelier. En revanche, elle a pu travailler notamment sur la musicothérapie et le théâtre.

Léo évoque la pratique de la bio-danse, qui est un outil qu'il a connu lors de sa formation d'éducateur social.

« C'est un moyen d'expression, expression de son état émotionnel interne. [...] J' imagine aisément que cela peut être un outil thérapeutique, car à travers le corps on peut exprimer des états émotionnels, des états d'âme. C'est vraiment un moyen d'expression à part entière la danse, donc je pense que cela peut être une prise en charge thérapeutique ». Léo

En ce qui concerne les foyers ou les institutions pour adolescents, aucun éducateur n'a pu citer d'endroit où la danse est proposée de manière régulière.

Après avoir sollicité les éducateurs sur les aspects généraux de la danse, j'ai souhaité connaître leur point de vue sur le lien entre la danse et le sport.

« La danse est un sport lorsqu'elle est pratiquée régulièrement pour atteindre une performance. Elle est un loisir lorsque tu la pratiques dans les thés dansants ou dans les discothèques. Lorsqu'elle est pratiquée dans une école de danse c'est un sport et c'est aussi un art ». Tom

Pour Léa la danse est un art. Elle n'y voit pas du tout le côté sportif, *« même si pourtant c'est vrai qu'au niveau du corps c'est très physique »*.

Léo voit la danse comme un sport, un art, un moyen d'expression.

« C'est beaucoup de choses à la fois. Je dirais que c'est plus qu'un sport, c'est un art ».

Pour Marc, Jacqueline, Mégane et Antonio, la danse est un sport, *« une sorte de sport en tout cas »*, *« le hip-hop c'est physique quand même »*.

« Pour moi la danse c'est un loisir », « Pour moi c'est une activité sportive, du corps, d'expression corporelle, qui demande aussi beaucoup de compétences physiques, de pouvoir se déplacer dans l'espace, tous ces aspects là, mémorisation, coordination. Cela touche beaucoup de domaines je trouve la danse ». Marc

On peut comprendre que lorsque l'on aborde les questions autour de la danse, les réponses sont variées et qu'il n'est pas si simple de définir cette activité. En effet, on peut voir la danse sous différents angles, comme festif, éducatif, sportif ou artistique.

A priori, la danse n'est pas vue par les professionnels comme un véritable allié à l'inverse d'autres activités, néanmoins ils reconnaissent des qualités à cette pratique. Marie relève que *« La danse suit l'époque et chacun peut y trouver son compte »*.

La danse est variée et évolue à travers le temps. Elle peut, par ses nombreux styles, séduire des personnes de tous âges, de tous sexes et de toutes origines.

5.2.1 La danse hip-hop, emblème des jeunes

La danse hip-hop pour les éducateurs fait référence à la jeunesse. Ils sont donc directement concernés par celle-ci de par le fait qu'ils travaillent avec des jeunes.

Léa et Marie reconnaissent dans la danse hip-hop, l'importance de la notion de groupe, et l'esprit d'équipe. Ces deux éducatrices âgées de la trentaine connaissent bien le mouvement hip-hop qui a commencé à se développer pendant leur adolescence.

« Je vois derrière le hip-hop, qu'il n'y pas dans les autres danses, plus un côté de recherche de famille, d'un groupe d'amis pour faire partie ensemble de quelque chose. J'ai l'impression que c'est plus un mouvement de rencontre encore que de la danse ». Léa

Elles connaissent les valeurs qui en découlent. Elles peuvent distinguer dans cette danse une dimension plus grande que l'activité en elle-même.

Ce que les éducateurs ressortent du hip-hop, c'est bien évidemment un style de musique et un code vestimentaire.

« *Je vois le Yo avec la casquette de travers, le petit jeune des rues qui essaye de s'en sortir avec la danse* ». Tom

« *Elle avait toujours ces pantalons larges, ces gros pulls* ». Léa

Les éducateurs découvrent aussi la danse hip-hop par l'intermédiaire des médias.

Mégane connaît la musique hip-hop et elle se l'imagine à travers ce qu'elle voit dans les médias.

Pour Léo, l'évocation de la danse hip-hop lui fait penser aux images des clips retransmis par la chaîne de musique MTV. Il sait identifier ce style plus par la musique que par le code vestimentaire. Léo voit dans la danse hip-hop le côté artistique mais aussi la performance physique.

Marc connaît bien la danse hip-hop car sa fille la pratique depuis des années. Tout comme Léo, il reconnaît les efforts physiques et l'importance de la coordination que nécessitent cette activité. Pour lui, cette danse est « *très à la mode et d'actualité* ».

On peut constater qu'à travers les réponses des éducateurs, ceux-ci connaissent la danse hip-hop par l'intermédiaire des médias, en particulier grâce aux vidéos clips.

D'autres ont dans leur entourage des personnes qui pratiquent la danse hip-hop.

Selon les réponses des éducateurs et des éducatrices au sujet de la danse hip-hop, l'aspect physique, la coordination, la création d'un groupe et l'unité en ressort principalement.

Un des éducateurs me dit que la danse hip-hop au sein de l'institution est davantage pratiquée par les garçons. Cependant, il paraît difficile de tirer des hypothèses étant donné qu'il y ait plus de garçons que de filles dans cette institution.

Parmi les cinq institutions où j'ai réalisé des entretiens, aucune ne met en place de la danse de manière régulière. Trois d'entre elles ont eu occasionnellement des stagiaires qui proposaient de la danse, dont deux ateliers que j'ai personnellement organisés.

5.3 Danse et éducation, quels types de représentation ?

Lorsque j'aborde les raisons de l'absence de la danse, plusieurs réponses sont données, tels que des difficultés organisationnelles, des visions négatives de la danse, un manque de compétences dans ce domaine et même des différences générationnels entre les professionnels et les jeunes.

5.3.1 La danse a une mauvaise image

Certain éducateur, comme Marc, n'imagine pas pour le moment la danse comme activité en institution. En effet, celui-ci considère la danse comme étant trop récréative et trop proche de la réalité des jeunes et de leur quotidien. Selon lui, la danse a sa place dans les centres de loisirs mais pas dans de telle structure. Même s'il reconnaît tous les points positifs d'une telle activité, il craint des regards négatifs de l'extérieur et une gestion difficile du groupe lors de l'activité relatif à la musique. Je distingue dans ces propos que l'on retrouve dans les institutions sociales des activités reconnues et acceptées qui peuvent être mises en place facilement, mais que de nouvelles propositions peinent à être retenues.

« C'est très difficile à vendre auprès des personnes qui nous financent et pour les parents qui placent les jeunes chez nous. Il faudrait expliquer et beaucoup motiver les personnes sur les raisons et les buts. Cela demanderait beaucoup de suivis, d'explications et des informations auprès des gens. Pour des résultats que l'on retrouve plus au moins déjà maintenant avec des activités qui sont plus faciles à faire passer. Comme d'aller marcher, il n'y a pas cette connotation de loisirs, de génération jeune. Ils aiment peu d'ailleurs marcher, on est dans l'effort, dans la coordination. L'activité de l'escalade, cela demande un peu moins de mémorisation que la danse ça c'est sur, mais une coordination des mouvements, une confiance en eux. Là où il y a beaucoup à travailler, on compense par l'estime d'eux-mêmes, le fait de pouvoir s'exprimer, d'être bien dans son corps, à travers les ateliers clown par exemple. On a dû bien justifier auprès des parents, pourquoi on le faisait. Quand les gens connaissent peu, c'est rarement positif, il y a toujours des critiques. Il faut vraiment être attentif à cela. Là cela me pose vraiment un grand souci la danse ». Marc

Tom partage l'opinion de Marc.

« Certainement que dans d'autres institutions, peut-être que ça ne fait pas pro de dire qu'on a un atelier danse. Ça peut être une mauvaise image vue de l'extérieur, c'est un manque de professionnalisme ».

Marie, qui travaille dans le même type de structure que Marc et Tom, ne partage pas leur point de vue.

«Les liens avec le domaine professionnel, je pense que l'on peut les retrouver dans tous les sports. Je pense que rien que le fait de regarder l'autre, d'aller au même rythme ou bien d'accepter les erreurs des autres, d'accepter que l'on n'apprend pas tous à la même vitesse. Chaque activité amène quelque chose au niveau professionnel ». Marie

De part mon expérience professionnelle, je peux affirmer, comme Marie, qu'il est possible de faire des liens entre la pratique de la danse et les compétences professionnelles.

En effet, j'ai eu l'occasion de donner deux ateliers de danse dans le cadre des cours de sport.

Je pouvais utiliser comme support la danse pour autant les exercices proposés répondaient aux objectifs (développement professionnel et/ou personnel) des jeunes. Ce cours, basé sur les activités physiques, permettait aux jeunes de développer certaines compétences. Voici les éléments que les jeunes ont pu travailler à travers les exercices que j'ai proposés :

- le sens de l'observation (pour visualiser le mouvement et le reproduire)
- la souplesse
- le rythme
- l'écoute
- la coordination

- la mémoire
- la concentration
- la collaboration
- la gestion de l'espace, la notion des distances
- le respect de l'autre
- l'imagination, la créativité

Comme on peut le constater, ces compétences peuvent être mobilisées dans le domaine professionnel.

Dans les propos des éducateurs, il y a le lien entre le monde du travail et les loisirs. Les deux éducateurs, Tom et Marc, nous donnent une image du travail où la notion de plaisir ne semble pas être permise. Cependant, pour ma part, je suis d'avis que les jeunes devraient apprendre que le travail permet de vivre (financièrement), d'être reconnu socialement mais a également d'y retirer du plaisir.

« Je pense que c'est mieux perçu d'aller faire du ski, de la randonnée parce que tu les mets devant des difficultés, ce qu'ils n'ont pas l'habitude de faire. Je pense que dans les structures d'accompagnement d'ados c'est mieux perçu que si tu dis que tu fais un atelier danse ».

Marc

La notion d'effort prime sur la notion de bien-être et de plaisir. Les éducateurs n'ont pas besoin de justifier auprès des personnes extérieures (les parents, les personnes qui financent la structure) les activités que les jeunes n'aiment pas, qui les font « souffrir », qui demandent de l'effort. Par contre, ils doivent justifier les activités qui permettent à ces jeunes de se développer personnellement et celles qui leur procurent du plaisir. Pour ces jeunes en difficultés scolaires et professionnelles, je me questionne sur les réelles motivations à trouver un travail si le message que l'on leur transmet est celui de la compétition, de la difficulté et de la souffrance.

Marc a connu une situation, dans une autre structure, dans laquelle un atelier danse avait été mis en place et qui n'a pas duré.

« ... Cela ressemblait à un centre de loisirs, les jeunes venaient et partaient, c'était une gestion qui n'était pas professionnelle. Ceci m'a confirmé tout le souci que j'aurais par rapport à une activité, à la gestion avec le monde extérieur, la gestion de groupe ».

Jacqueline et Mégane soulève comme Marc l'importance de poser un cadre.

« Je pense que pour la danse c'est la même chose si c'est bien cadré on peut faire sur du long terme. Maintenant, je parle du hip-hop parce que pour des jeunes qui ont pas mal de difficultés entre les filles et les garçons. On a beaucoup de jeunes qui ont certaines déviances au niveau sexuel. C'est vrai que la danse de couple j'aurais des craintes quoique cela pourrait aussi être un outil pour travailler sur la relation fille-garçon ». Jacqueline

« Pour le moment la crainte ce serait parce que c'est quelque chose de nouveau, on peut amener n'importe quelle activité si cela est bien fait et si ce n'est pas du divertissement. Le but n'est pas de divertir les jeunes. Ces jeunes sont payés le jour des journées sportives, cela doit être comme un jour de travail. Il doit y avoir un cadre, avec des objectifs derrière ». Mégane

N'est-il pas de notre responsabilité de devoir poser un cadre lors de nos prises en charge d'activité quelles qu'elles soient. En effet, pour chaque activité, il doit y avoir des objectifs et un but à atteindre mais cela ne doit en aucun cas les empêcher de prendre du plaisir. De plus, dans toutes activités, quelles soient sportives, culturelles ou artistiques, l'éducateur se doit de poser un cadre aux jeunes. L'exemple nous montre qu'un atelier de danse a été supprimé dans une des institutions parce que cela se passait mal. Je ne pense pas que ce soit l'activité en elle-même qui pose problème mais bien la façon dont cela a été géré et l'image que l'on portait sur cette pratique. Si un match de football se passe mal, va t'on enlever cette activité dans l'institution ? Evidemment la réponse est non, on ne va pas remettre en question l'activité en elle-même mais bien sa prise en charge. On va faire le nécessaire pour que celle-ci se passe bien.

5.3.2 La danse, une activité nouvelle

Certes, même si la danse hip-hop est relativement récente, la danse de manière générale reste dans l'esprit des professionnels comme une activité nouvelle. Cependant, comme nous avons pu le voir, la danse existe depuis de nombreuses années. Aucun des éducateurs interrogés n'a d'ailleurs évoqué les danses ancestrales et les danses folkloriques.

Si on se souvient des activités proposées dans les institutions, elles sont peu novatrices. Le fait d'interroger des éducateurs d'âges différents a permis de mettre en évidence la différence de générations en ce qui concerne la pratique des loisirs.

« Maintenant, il y a vraiment une véritable variété des sports. Quand je vois mes gamins, ils ont presque tout fait. A notre époque, le choix était très limité, si on faisait partie d'un club c'était le foot ou le ski ». Marc

Léo a relevé cette dimension culturelle et générationnelle. En effet, selon lui, la génération des adolescents d'aujourd'hui, par l'influence des médias, est plus en contact avec le milieu de la danse.

« Notre génération, la danse c'était quelque chose qui n'existait pas vraiment. Enfin si ça existait mais cela restait un peu en marge, c'était confidentiel, ce n'était pas forcément un moyen de communication et d'exister au sein d'un groupe d'adolescents, cela n'avait pas l'importance que ça a actuellement ».

La danse hip-hop est née dans les rues, inventée par les B.boys. Ils étaient donc comme son nom l'indique des garçons.

Les danses classique ou contemporaine sont visibles dans les cours ou dans les salles de spectacle. Elles sont réservées à ceux qui connaissent cet art et s'y intéressent. La danse hip-hop, elle, est visible dans les rues mais également à travers les médias. De ce fait, la « danse d'aujourd'hui » est plus accessible aux yeux de tous.

Une des raisons qui pourrait expliquer l'absence de la danse dans les institutions serait que personne n'y ait jamais vraiment pensé.

En effet, Marie avoue n'avoir jamais pensé à la danse comme activité à mettre sur pied. Mon entretien lui a permis cette réflexion. Malgré quelques difficultés au niveau organisationnel, elle verrait d'un bon œil cette activité danse dans l'institution où elle travaille. Après reste à choisir encore le style à proposer.

Si certain avait pensé à la danse, nombreux sont ceux qui évoquent la nécessité d'avoir une personne qui ait des affinités pour la danse et qui s'y connaisse pour pouvoir mettre un tel atelier sur pied.

Mégane et Tom voient cette difficulté par rapport aux professionnels qui n'ont pas d'affinités avec la danse et qui ne peuvent par conséquent pas la proposer.

« Non ce n'est pas quelque chose que l'on propose ici parce que le choix des activités a été fait par rapport aux compétences des éducateurs qui travaillent. C'est aussi parce qu'il y a des objectifs qui se travaillent à partir de ces activités ». Mégane

Antonio soulève le fait que les activités sont mises en place selon les compétences des professionnels et m'informe que personne ne pratique la danse dans son institution.

Léa a depuis de nombreuses années des affinités pour la danse et elle possède des compétences dans plusieurs styles de danse.

Lorsqu'elle était en formation d'éducatrice sociale dans un centre pour femmes battues à Genève, elle avait mis sur pied un atelier danse. Ces femmes d'Afrique ou d'Amérique du Sud pratiquaient les danses typiques de leur pays.

Depuis plusieurs années, elle travaille avec des jeunes en difficultés. Elle me confie ne jamais avoir osé mettre sur pied une telle activité, malgré la sollicitation d'une des membres de la direction.

« Ici, je n'ose pas, je n'ai pas l'impression d'être à la hauteur. Je sais danser mais je ne saurais pas que faire, comment amener ce cours. C'est marrant parce que la direction m'avait proposé de monter une comédie musicale, parce que j'adore le chant, la danse et le théâtre. Je ne me suis pas sentie capable. En plus j'avais toujours l'impression que mes collègues disaient que les jeunes préfèrent le sport. Je ne me suis pas tellement écoutée, du coup j'ai mis en place le fitness. J'ai aussi la responsabilité du club où je mets en place des choses avec les jeunes (Karaoké,...). Aux soirées Karaoké, je vais vraiment amener les jeunes à danser, je vais danser devant mais c'est vrai qu'un atelier danse je n'aurais pas osé. Après si c'est mélangé peut-être avec du chant, je crois que je serais plus à l'aise et avec le théâtre aussi. Oui vraiment je ne

*saurais pas comment les amener, peut-être que je n'ai pas assez confiance en moi ».*Léa

« Je pense qu'il faut déjà être à l'aise de danser soi-même. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de mes collègues qui soient à l'aise. Je pense que quand tu vas faire du sport, si tu vas faire du badminton, tu t'en fous de ne pas trop savoir faire du badminton. Après si tu vas faire de la danse, il faut que toi-même tu sois à l'aise avec ton corps ». Léa

« C'est vrai que pour les autres sports il n'y a pas non plus besoin de faire des formations, appart pour la piscine où il faut le brevet ». Léa

On sent dans les propos de Léa, l'importance d'être performant pour animer un atelier danse. La danse nécessite une plus grande exigence, un investissement personnel dans l'activité, une certaine prise de risques, que l'on ne retrouverait peut-être pas dans une autre discipline sportive. Malgré les demandes encourageantes de la direction (de la sous-directrice en particulier), cette activité n'a pas été mise sur pied dans cette institution, hormis lors de ma formation pratique.

Dans certaines institutions ces activités doivent être un moyen pour travailler les objectifs fixés aux jeunes.

« Les activités qui sont depuis plus longtemps, c'est le travail sur l'effort, la confrontation aux limites. De mettre le jeune dans une situation inconfortable. On a beaucoup de jeunes qui n'ont pas l'habitude d'être confrontés à la frustration et qui ont de la peine à la gérer ». Mégane

Dans l'institution où travaille Mégane, les activités qui ont été mises en place il y a quelques années sont toujours d'actualité. Une réflexion a été faite autour de ces activités afin de permettre de travailler les objectifs des jeunes, c'est un réel projet éducatif. Du moment que ce programme d'activités favorise l'atteinte des objectifs, une routine s'est installée autour de ces activités qui ont su au fil du temps démontrer leur utilité. L'innovation s'en voit alors freinée par crainte, par manque d'imagination ou par certains collègues réticents.

Léa parle en effet de la vision de ses collègues concernant la danse et des propos qu'ils tiennent, par exemple que *« les jeunes préfèrent le sport »*. Certains éducateurs, en particulier les hommes, prônent le sport au dépend des autres activités. Cela met des freins aux éducatrices qui n'osent alors plus proposer des activités plus créatives ou artistiques.

On sent à travers plusieurs discours des éducateurs et des éducatrices, l'importance d'être à l'aise avec l'activité proposée. Or, pour les autres activités ne faut-il pas aussi si connaître dans le domaine ? Certes, le football, le ski sont des sports plus populaires et pratiqués par de nombreuses personnes.

J'ai l'impression, d'après ces propos, que d'instaurer une activité telle que la danse, nécessite d'avoir confiance en soi, en ses compétences et d'être capable de justifier cette pratique.

L'art est perçu différemment selon les personnes, les goûts, les affinités, les perceptions et le vécu de chacun.

Le sport, je reprends l'exemple du football, c'est beaucoup plus clair, il y a des règles précises et un résultat concret, une équipe perdante et une équipe gagnante. Il y a moins de prise de risque pour le professionnel, moins d'interprétation personnelle.

5.3.3 La danse, une activité féminine

Si la danse n'est pas mise en place dans certaines institutions, c'est parce qu'elle est associée au féminin. Même si certain éducateur, comme Léo, voit en la danse une activité mixte, qui permettrait de réunir aussi bien les filles que les garçons.

Tom pense que la danse hip-hop peut renforcer le côté masculin chez les garçons en revanche, la danse classique renforcerait le côté féminin. Nous rencontrons ici avec la danse classique, un bel exemple de la catégorisation sociale sexuée.

« C'est clair que l'image que l'on a du garçon qui fait de la danse classique on le voit plutôt comme efféminé ». Tom

« Un garçon qui pratique la danse classique, il aura peut-être plus de moqueries par rapport à ses pairs parce qu'il fait de la danse classique. Par contre une fille qui fait du foot, ça je crois que ça passe mieux ». Tom

« C'est sur que la danse est souvent associée, certaines danses, à l'aspect féminin. La souplesse, la grâce, tous ces aspects que l'on associe plus aux femmes qu'aux hommes. Maintenant une danse de couple ou dans une danse hip-hop, où là on est amené à faire des figures qui demandent une force musculaire, qui demande peut-être une attitude de l'homme qui s'affirme, il y'aurait de toute façon face à cette activité des moyens de travailler sur l'affirmation de soi en tant qu'homme ou en tant que femme ». Marc

Non seulement la danse classique est considérée comme une activité pour les filles, au même titre que le football est une activité pour les garçons, mais aux yeux des deux éducateurs, il est plus acceptable qu'une fille fasse du football, qu'un garçon fasse de la danse classique. On remarque déjà là une première inégalité entre les filles et les garçons. On voit que les éducateurs de sexe masculin ont une crainte de cette « féminisation » des garçons. Certaines danses, comme on a pu le voir sont plus acceptables que d'autres aux yeux ces deux professionnels de sexe masculin.

On associe un garçon qui pratique de la danse classique à l'homosexualité, comme dans le film « *Billy Elliot* » dont j'ai fait référence dans mon cadre théorique.

Jacqueline partage ce point de vue sur les garçons qui pratiquent la danse classique.

« Je dirais qu'il pourrait y avoir de la difficulté, c'est que l'adolescence c'est aussi une période de recherche de son identité. Il y a quand même certains jeunes qui sont bien partagés quand à leur orientation sexuelle et cela risquerait d'attirer ce type là de garçons en premier, quitte à renforcer justement leur côté féminin. Donc cela ne serait peut-être pas forcément favorable, maintenant, on

pourrait privilégier cela pour peut-être d'autres jeunes. [...] Mais je pense que la danse classique chez un garçon c'est un peu délicat, s'il commence la danse tout petit et qu'il est dans un milieu quand même masculin, ça va. [...] Maintenant un homme qui fait de la danse classique peut être tout à fait un homme masculin et faire de la danse classique mais à partir du moment qu'il a affirmé son identité ».

Jacqueline met des réserves sur la danse classique en institution de peur que les adolescents deviennent homosexuels par cette pratique. Cette vision sur homosexualité est obsolète et je m'étonne de voir que des éducateurs portent de tels jugements sur ce sujet.

A l'inverse, Léa partage un point de vue très différent sur les hommes qui pratiquent la danse. Cette divergence d'opinions peut être expliquée par la différence de génération de ces deux femmes.

« Je trouve qu'un homme qui danse c'est la classe. Il me fait vibrer, je ne vois pas du tout ce côté homo, même dans la danse classique. Je trouve que c'est magnifique, ça fait très masculin ». Léa

« Je pense qu'il y a aucun homme ici qui va mettre en place la danse. Je pense qu'il y a énormément de préjugés derrière. Les hommes qui font de la danse de ballet ce sont des homosexuels. Ce sont des préjugés, il n'y a qu'à voir le film Billy Elliot. C'est assez fou parce que j'ai des amis qui sont latins et chez eux des hommes qui ne dansent pas c'est la honte dans leur pays ». Léa

On sent dans les propos de Léa, une dimension aussi culturelle différente autour de la danse entre les pays.

5.4 La question de genre

Lorsque j'interroge les éducateurs et les éducatrices sur la définition de la féminité et de la masculinité ainsi que sur les différences entre les filles et les garçons, je sens que j'aborde un sujet sensible. En effet, la plupart d'entre eux craignent de donner une définition et de tomber dans les préjugés, les clichés sur les hommes et les femmes.

« Il y a une part de femme chez l'homme et d'homme chez la femme. C'est l'équilibre qui fait la différence, ils y a des hommes qui font plus remonter le côté masculin, des hommes qui font plus remonté le côté féminin, presque comme une demoiselle. C'est une question où j'ai de la peine à répondre ».
Marc

Marc met en avant la complexité de la question et commence par dire qu'il faut un équilibre. Cependant, on sent qu'il peut être gêné par un homme qui montrerait trop son côté féminin justement.

Marie nous montre des exemples concrets qu'elle retrouve dans son travail auprès des jeunes.

« C'est assez difficile, parce que cela dépend tellement du jeune, je vais avoir un garçon qui sera plutôt très soigné sur lui, voir même plutôt féminin, même dans sa façon de parler assez doux. Je vais avoir des filles qui ont un langage de conducteur de camion. C'est surtout par le langage que je vais voir et par l'aspect, il y a vraiment des filles qui prennent peu soin d'elle et là j'ai des garçons qui prennent beaucoup soin d'eux ». Marie

Marie est sensible à l'apparence des jeunes et à leur langage, ceux-ci étant des indicateurs pour elle de la féminité ou de la masculinité.

Malgré la difficulté et les réticences à répondre à cette question, voici la liste des mots cités par tous les professionnels interrogés. A noté que certains noms comme la sensibilité, la sensualité, la virilité ont été mentionnés à plusieurs reprises. Ces qualificatifs qui ont été listés par les professionnels, ont aussi été utilisés dans leur propos tout au long des entretiens.

Ce que l'on peut déjà tout de suite constater dans ce tableau, c'est le nombre plus important de mots qualificatifs pour la féminité à comparaison avec la masculinité.

Les éléments utilisés en guise de définition sont soit des adjectifs qui décrivent le physique, le caractère ou encore les besoins de la personne féminine et masculine.

Féminité	Masculinité
Calme Réservée Tranquille Sensibilité Grâce Elégance Souplesse Capacité de réflexion Capacité émotionnelle Bonne odeur Tenue recherchée Besoin de protection Reconnaissante Bonne protectrice pour ses enfants Besoin de séduire Besoin d'être reconnue Complexée Douceur Sensualité Sens de l'esthétisme	Turbulent Se mette la pression Macho Difficultés à exprimer ses émotions Fierté Protection de la femme Force Esprit d'initiative Virilité Directe, franc Confiance en soi Posture solide Sensibilité

Ce qui avait été développé dans la théorie se retrouve dans les propos des éducateurs et des éducatrices. De plus, tous ces qualificatifs qui sont reconnus et tolérés pour l'un ne le sont pas forcément pour l'autre. Exemple, on tolère difficilement qu'une fille soit turbulente, comme on accepte difficilement la grâce chez un garçon.

Si pour les éducateurs et les éducatrices, il est difficile de donner des définitions, ils s'expriment en revanche plus aisément sur les différences perçues chez les filles et les garçons lors des activités.

Certains professionnels voient une réelle différence entre les filles et les garçons et les identifient en terme de genre. Certaines activités ne concernent peu ou pas les filles.

Comme on a pu le voir avec l'exemple des centres de loisirs (Palazzo-Crettol, Prats et Richard), les activités mises en place par les professionnels sont destinées aux garçons et les besoins des filles ne sont pas entendus.

Les travailleurs sociaux révèlent l'aspect sportif qui plaît moins aux filles ainsi que les groupes qui ne sont pas forcément équilibrés entre le nombre de filles et le nombre de garçons.

« Oui il y a des différences justement quand on fait de la raquette, des randonnées, les filles sont plus à la traîne. Les garçons sont plus volontaires pour ça ». [...] « Je ne sais pas si c'est le goût de l'effort, les garçons sont peut-être plus fiers, ils veulent y aller ». Tom

« Alors je ne pense pas que je peux faire des généralités mais cette année c'était surtout les filles qui se plaignaient de l'activité. Les garçons sont plus résistants à l'effort. Concernant le choix des activités, c'est clair que ce ne sont pas des activités qui plaisent aux jeunes ». Mégane

« C'est vrai que les activités hommes-femmes sont tranchées. Si on va faire un football, il y aura plus de garçons que de filles. Je dirais que les garçons sont peut-être plus portés sur ce qui est sportif, les filles peut-être moins. Elles vont plus faire attention à leur apparence, elles vont plutôt aller faire du fitness, quelque chose de plus esthétique, les garçons c'est plus rustique, plus à se dépenser. Les filles sont plus en retrait dans les activités. Après c'est peut-être aussi lié au nombre, quand il y a sept ados garçons et deux filles, du coup les filles sont un petit peu exclues du cercle. Donc on essaye toujours un petit peu d'équilibrer ça ». Antonio

Comme Davisse le souligne, un fait marquant des inégalités entre les filles et les garçons reste le désinvestissement des adolescentes pour les activités sportives et à l'inverse la valorisation par le sport pour les garçons.

A travers les propos de Tom, de Mégane et d'Antonio, on sent la valorisation du masculin par rapport au féminin. Les professionnels cultivent en effet cette domination du masculin car les sports proposés renforcent les différences entre les filles et les garçons et permettent de vérifier les rôles des sexes.

Même dans les activités purement professionnelles, ces différences se ressentent. Marc tente de nous dire le contraire mais pourtant dans ses exemples, ces inégalités sont bien visibles.

« Nous on ne fait pas de différences, Après cela dépend des boulots que l'on a, si c'est des travaux plus lourds j'ai plus tendance à prendre des garçons mais je n'écarte pas les filles. Je n'écarte pas les filles. Après au niveau de l'atelier de l'Art-déco, il n'y a pas de différences, on se rend compte que les filles ont plus d'idées, certaines sont plus créatrices, bien que l'on ait un jeune là qui est super bon en déco. Mais c'est vrai que surtout en atelier bois-construction souvent je prends des garçons pour les travaux lourds ». Marc

« A l'atelier peinture sur soie c'était que des filles ». [...] « C'est vrai que les garçons sont plus passionnés par le sport, en général, comme au fitness se faire des muscles ». Léa

Marc et Léa illustre par ces exemples, la force physique des garçons et les compétences créatives, le sens de l'esthétisme des filles.

« Bien sûr, je pense qu'il y a des clubs qui attirent plus les garçons, comme le foot, le karaté, ce genre de chose, qui ont une connotation plus masculine. Après je pense que la danse peut être quelque chose de plus fédérateur, parce que c'est moins connoté uniquement fille ou uniquement garçon, donc je pense que cela peut être très intéressant ». Léo

D'autres professionnels ne voient pas de réelles différences entre la motivation des filles ou des garçons, hormis comme l'explique une des éducatrices, des raisons hormonales.

« Les seules différences, je dirais par rapport aux filles, il y a certaines périodes lors des menstruations où elles vont prendre comme excuses cela. Mais c'est vraiment si on a une activité piscine et c'est sûr que les moins motivées vont trouver l'excuse mais sinon je ne vois pas vraiment de différence ». Marie

« Que ce soit une fille ou un garçon cela ne change pas, il y a des filles qui sont extrêmement performantes dans ce domaine et qui ont un tempérament de battante et des garçons également. Et réciproquement, il y a des garçons et des filles qui n'ont pas cet esprit là, qui ont peu confiance en eux, qui ont beaucoup de peurs... » Marc

« Des fois les filles elles jouent au foot dans la cour mais elles ne participent pas aux activités foot, par contre les autres activités c'est assez bien équilibré, il y a des filles qui aiment l'atelier bois, il y a des filles qui vont toucher à toutes les activités ». Jacqueline

Ces propos confirment la complexité de la prise en charge dans les structures mixtes. Les filles doivent trouver leur place dans les activités professionnelles ou lors des loisirs, ce qui n'est déjà pas facile étant donné qu'elles sont souvent en minorité dans les institutions. Les

éducateurs n'aidant en rien dans cette intégration des filles, en les mettant souvent en échec dans les activités ou en leur faisant comprendre qu'elles ne sont pas capables de les faire.

5.5 Projets et perspectives des activités en institutions

En guise de conclusion de chaque entretien, j'ai interrogé les professionnels sur les perspectives d'avenir des activités en institution.

Tout d'abord, la plupart d'entre eux ont pris conscience durant les entretiens du manque de diversité dans les activités proposées et de la forte présence du sport. Ils disent vouloir « proposer autre chose que du sport », « ouvrir notre palette d'activités » et « proposer plus de chose ».

Certains suggèrent de renforcer les activités présentes dans l'institution mais qui ne sont encore en développement, ce sont les activités « autour de la peinture et du dessin », « l'atelier BE avec la conseillère en image ou l'atelier clown ».

Les professionnels ont pu se rendre compte de la faiblesse des activités au niveau artistique et proposent « la danse, la musique », « le théâtre », « la danse serait une excellente idée ». On peut donc constater que les questions posées lors des entretiens ont fait réaliser que le sport avait une place privilégiée au détriment d'autres activités, en dehors du champ sportif.

Un des éducateurs propose des projets qui ont déjà été réfléchis en équipe. Ces projets visent à mobiliser les jeunes sur du plus long terme, comme par exemple ; des camps à l'étranger, la descente de la Vallée du Rhône à vélo, un camp itinérant à vélo ou encore un voyage en Afrique pour un projet humanitaire. Pour cet éducateur, mon entretien n'a pas permis de remise en question des activités et de prise en compte des genres.

6. Synthèse et réponse à la question de départ

Mes objectifs ont été réalisés, j'ai tout d'abord d'un point de vue personnel, pu répondre à ma question de départ.

Y a-t-il une alliance entre la danse et l'éducation dans les institutions valaisannes accueillant des adolescents et des adolescentes ?

Les entretiens le montrent, la réponse à cette question est non. Mon hypothèse principale a été confirmée, en effet, comme on a pu le voir tout au long de ce travail, la danse est une activité peu, voir pas du tout proposée dans les institutions valaisannes. Certes, elle est présente dans les centres de loisirs, soit parce que les jeunes mettent en place cette activité par eux-mêmes, soit parce qu'ils sollicitent les professionnels de l'animation, ouverts aux propositions, qui répondent à la demande des jeunes. En revanche, dans les institutions qui accueillent des jeunes en difficultés sociales, la danse n'est pas proposée.

La danse comme thérapie n'est pas non plus connue des professionnels. Pour ma part, je dois dire que mise à part un atelier de biodanse, durant la première année de formation HES, je n'ai jamais entendu parler de danse-thérapie à proprement dit.

La danse n'est donc à ce jour pas un allié pour les professionnels de l'éducation.

En analysant ces entretiens, au début, on sent l'importance du sport dans les institutions. Au fil des entretiens, j'ai constaté que les éducateurs ont été interpellés par mes questions, que celles-ci les poussaient à la réflexion par rapport à leur mode de fonctionnement.

La première sous-hypothèse est aussi vérifiée dans ce travail. D'une part, les différences entre les filles et les garçons en institution ont pu être démontrées dans ce travail de recherche. Et d'autre part, on a pu le voir, la danse n'est pas proposée parce que c'est une activité qui est considérée comme féminine. De plus, pour certains éducateurs, proposer de la danse classique aux garçons, cela fait peur pour la « masculinité » et pour l'orientation sexuelle de ces jeunes.

Cette première sous-hypothèse a pu être vérifiée mais comme on a pu le voir dans cette recherche d'autres paramètres interviennent. La danse a une connotation négative, une image associée à la jeunesse des banlieues, éloignée du cadre stricte des institutions. La danse, on ne la propose pas parce que l'on manque de compétences dans le domaine, parce que l'on n'ose pas ou simplement parce que l'on n'y pense pas. La danse n'est pas présente dans les institutions car cela reste une nouveauté, personne ne la « testait » sur une longue durée. La danse n'est pas proposée parce que les éducateurs n'ont pas été sensibilisés à cette pratique durant leur adolescence. Certains d'entre eux ont d'ailleurs vécu à une époque où la variété des loisirs n'était pas celle qu'elle est aujourd'hui.

La deuxième sous-hypothèse a elle aussi été vérifiée. Les activités proposées par les éducateurs sont pour la plupart des activités sportives et elles privilégient la compétition. Celles-ci renforcent la domination masculine et a pour conséquence la dévalorisation de certaines filles qui n'arrivent pas à fournir les mêmes efforts que les garçons. En plus, d'être en minorité, les filles ne sont pas valorisées pour leurs compétences et les activités dispensées les mettent en échec. Les professionnels, le disent, il y a en général moins de filles en institution et par conséquent les activités qui peuvent intéresser les filles sont effectivement oubliées par les éducateurs.

De la même manière, on a pu constater que certaines éducatrices n'osaient pas proposer des activités artistiques par crainte de la réaction des collègues masculins.

De plus, l'aspect artistique dans le développement de ces jeunes est négligé dans la plupart des institutions. L'argument financier est la première raison donnée par les professionnels. Personnellement, j'ai l'impression que tout ce qui est artistique implique une certaine prise de risques de la part de l'éducateur et c'est pour cette raison, au-delà de l'aspect financier qui justifie ce manque d'activités. En effet, l'art étant subjectif, il met l'éducateur en difficulté par rapport aux jugements qu'ils portent sur le travail réalisé.

J'ai pu travers les entretiens auprès des professionnels susciter une prise de conscience par rapport aux activités proposées. Ils ont pu envisager des activités diversifiées, des activités plus créatives, artistiques et culturelles. Ils ont même pour certains d'entre eux pu entrer en

matière par rapport à la proposition de la danse. D'autre part, ils ont été sensibilisés au sujet du genre et de la prise en charge des filles et des garçons en institution.

Les éducateurs se sont remis en question par rapport à la notion de genre et aussi par rapport aux activités. Les préjugés, les idées préconçues, qui restaient cachés, ont été soulevés.

Ce qui est important de noter et que l'on sent pourtant à la fin de l'entretien, la motivation des professionnels de développer des activités peu présentes dans leurs institutions ou alors de mettre sur pied des projets plus innovants. De plus, sur les huit éducateurs et éducatrices, quatre d'entre eux ont cité la danse comme activité qui pourrait être envisagée, alors qu'au début de l'entretien, cela n'était même pas envisageable.

Ces entretiens m'ont permis de constater que les professionnels sont ouverts à cette proposition et il se pourrait que la danse fasse partie des activités proposées dans les institutions valaisannes dans les années à venir. Lors de ces entretiens, les seules réticences que j'ai ressenties, étaient de Marc et de Tom, pour qui cette activité semble difficile à mettre en place dans leurs structures. En effet, le lien entre la danse et le travail semble trop éloigné selon eux.

Tous les professionnels, même Marc et Tom, reconnaissent pourtant les bienfaits de la danse et ce qu'elle permet de travailler, resterait alors juste à trouver un professionnel qui se sentirait capable de mettre l'activité sur pied.

La danse est, comme on a pu le démontrer, adaptée et adéquate pour les filles et pour les garçons. Effectivement, elle permet de les réunir ensemble, dans une activité commune. Or celle-ci peut être selon les envies, les besoins, dédoublée en deux groupes pour permettre aux filles et aux garçons de se regrouper selon leur sexe et de permettre la catégorisation sexuée dont les adolescents peuvent avoir besoin pour le développement identitaire.

7. Conclusion

Ce travail de Bachelor permet d'achever la formation avec des notions qui nous ont été inculquées durant ces trois années, c'est-à-dire le lien entre le questionnement personnel et professionnel ainsi qu'entre la théorie et la pratique.

D'une activité personnelle, la danse, j'ai pu voir les aspects positifs qui pouvaient être mis en avant dans ma pratique professionnelle auprès de jeunes en institution. Il me restait à comprendre pourquoi cette activité n'est pas exploitée par les institutions, d'où l'intérêt de ma recherche.

Mon travail de recherche a été mené à bien. La récolte des textes a été au départ un peu difficile car peu d'ouvrages parlent de la danse et de travail social. J'ai pu au fil des recherches, des lectures, accroître le nombre de données et ainsi approfondir mes connaissances théoriques sur l'éducation, la mixité et aussi sur la danse.

Les entretiens exploratoires auprès des centres de loisirs du Valais, réalisé par téléphone et la rencontre avec une animatrice socioculturelle m'ont permis de comprendre comment a été mis sur pied la danse dans les centres de loisirs, les styles de danse qui existent et la fréquentation des cours. J'ai pu me rendre compte de la forte présence de la danse dans les centres d'animation et de la grande variété dans les styles proposés. Ceci s'expliquant, d'une part parce que les jeunes proposent eux-mêmes des activités qui leur plaisent, d'autre part, le fait que les centres de loisirs mettent à disposition des salles, cela permet à des professeurs de dispenser des cours à des prix très compétitifs à ceux des écoles de danse. Les professionnels que j'ai sollicités se sont montrés très ouverts et contents de partager ce qui était mis en place dans leurs structures.

En ce qui concerne les entretiens pour l'analyse, je suis partie avec plein d'enthousiasme à la recherche d'éducateurs et d'éducatrices qui pourraient répondre à mes questions. De manière très procédurière, j'ai envoyé une lettre aux directeurs d'institutions. Certains d'entre eux ce se sont montrés peu coopérants face à ma demande, en effet, nombreux étaient les étudiants qui ont envoyé des courriers à la même période. Je me suis alors tournée vers les institutions dans lesquelles j'avais fait des formations pratiques. Par le biais de mes collègues, j'ai pu aussi rencontrer d'autres éducateurs d'autres institutions et cela en dehors de leur temps de travail.

J'ai, par conséquent, su utiliser mon réseau pour mener à bien ces entretiens. L'aspect positif était celui d'avoir contact facilement et rapidement avec les personnes. Cet aspect n'était pas négligeable étant donné les contraintes pour réaliser ce travail. Un des biais de cette recherche était que certaines personnes me connaissaient et qu'elles avaient déjà pu voir le travail de l'atelier danse et ces bienfaits.

Au début du travail de recherche, j'avais émis le risque que le sujet de la danse n'intéresse pas les professionnels ou qu'ils ne se sentent pas capables de répondre à mes questions.

J'ai pris alors la précaution de ne pas préciser que je m'intéressais à la danse dans ce travail afin de ne pas voir les portes se fermer. En effet, l'important n'était pas de connaître personnellement la danse mais bien d'apporter diverses opinions sur les thèmes abordés dans cette recherche.

J'ai eu beaucoup de plaisir à réaliser ses entretiens et d'en retirer des avis différents sur les thèmes abordés. A mon avis, cela a fait la richesse de ce travail.

J'ai pu lors des interviews, approfondir mes compétences dans la technique d'entretiens. En effet, au fil des entretiens j'ai pris de l'expérience et de l'assurance au niveau du recadrage et de relance des questions.

En ce qui concerne, les limites de la recherche, j'aurais trouvé intéressant d'avoir un échantillon plus grand des institutions valaisannes et également d'étendre la recherche sur le canton de Vaud. Cela m'aurait permis d'y voir les ressemblances ou les différences. Par rapport aux hypothèses qui peuvent expliquer l'absence de la danse dans les institutions se montrent plus complexes encore que ce que je m'étais imaginé. Il faudrait, si on souhaite approfondir cette recherche, réaliser un travail de terrain de longue durée. C'est-à-dire, il faudrait proposer l'activité dans les institutions, la mettre en place et observer l'évolution sur quelques mois.

Les apprentissages que j'ai pu faire à travers ce travail sont multiples. Mis à part les éléments que j'ai déjà précédemment cités, j'ai pu acquérir du savoir sur tous les aspects

techniques que sont la création d'une table des matières, le référencement et la mise en page. Je n'avais à ce jour jamais réalisé de travaux aussi conséquents.

De manière générale, j'ai bien géré les délais fixés. En réalité, l'élaboration du cadre théorique n'a pas été effectuée en deux mois comme je l'avais prévu, mais il a été peaufiné à l'aide de compléments tout au long de ce travail de recherche.

En ce qui concerne la retranscription des entretiens, je la faisais le jour même de l'entretien ou au plus tard les jours suivants. Le but était de faciliter la retranscription du fait que ce qui avait été dit était encore frais.

En revanche, les entretiens et leur retranscription se sont terminés en avril, étant donné les difficultés que j'ai rencontré à mobiliser des professionnels.

La recherche d'un emploi a exigé du temps mais s'est montrée concluante avec un engagement depuis la mi-août à 100%. Cela a mis une difficulté supplémentaire à l'aboutissement de ce travail.

Concernant mes perspectives professionnelles, j'espère pouvoir adapter les ateliers de danse que j'avais mis sur pied lors de mon stage probatoire et de mes deux formations pratiques. Ce travail me permet d'argumenter davantage ma pratique pour faire face aux éventuelles réticences. J'ai pu aussi me rendre compte à travers mes lectures qu'un atelier danse peut concerner aussi d'autres populations. On a pu le lire dans mon cadre théorique, avec des personnes souffrant d'anorexie et de divers troubles (dépression, etc.) pouvaient bénéficier de cette pratique.

De manière générale, ce travail m'a montré qu'il n'est pas toujours facile en tant que professionnel de faire partager des projets. Cependant, cela m'a démontré que lorsque l'on y croit et que l'on s'en donne les moyens on peut arriver à ses fins.

Malgré l'investissement considérable en temps et en énergie qu'a engendré ce travail, j'ai eu du plaisir de mener à bien cette recherche.

7.1 Une expérience pratique : un atelier danse

En parallèle à ce travail de recherche, j'ai pu aborder un aspect pratique et concret à travers l'une de mes expériences que je tenais à vous partager.

En effet, lors de ma dernière formation pratique, grâce à l'accord de la direction et au soutien de mon praticien formateur qui pratiquait lui-même la danse de couple, j'ai pu organiser et gérer la mise en place d'un atelier danse.

Dans le cadre de cette formation, j'avais entendu que trois filles voulaient monter un groupe de danse pour participer à la fête de fin d'année.

J'ai proposé de mettre à disposition mes compétences pour aider ces jeunes dans leurs démarches. Cela concernait les aspects organisationnels, chorégraphiques et de coaching. Tout d'abord, j'ai sollicité d'autres jeunes à se joindre dans l'aventure. A ma grande surprise, nombreux étaient les jeunes hommes et les jeunes filles intéressés.

Certains jeunes n'ont pas pu participer pour des raisons d'emploi du temps. Le groupe définitif était constitué de deux garçons et de trois filles âgés entre seize et dix-neuf ans.

Au fil des cours, le groupe s'est consolidé et la chorégraphie a pris de l'allure. Les jeunes se sont montrés motivés. Ils ont fait preuve d'imagination et de créativité par leurs propositions (les pas, les costumes et le maquillage).

Ils se sont entraînés sans relâche pendant le cours malgré la fatigue de la journée.

J'avais eu l'occasion de donner des cours de danse, lors de mes stages et dans un cadre privé. A une exception près, seules des filles ou des femmes avaient suivi mes cours.

Le fait d'avoir un groupe mixte a apporté une grande richesse car les filles et les garçons ont exprimé des demandes pour des mouvements différents. Ainsi, les garçons m'ont fréquemment demandé s'ils pouvaient faire des mouvements au sol, nettement plus physiques. Les filles, elles, ont souhaité faire des mouvements plus « féminins » que les garçons. Par ailleurs, j'avais prévu des moments de danse en groupe non-mixte, avec des parties uniquement pour les filles et d'autres uniquement pour les garçons, pour répondre aux attentes de chacun des sous-groupes (filles/garçons).

Avoir un groupe mixte a aussi impliqué de gérer les relations entre les filles et les garçons. J'ai profité de ces interactions pour créer dans la chorégraphie des scènes où les filles et les garçons ont pu être dans la séduction. D'autres scènes ont mis en évidence les relations d'amitié entre personnes du même sexe.

Les garçons ont eu tendance à se taquiner mutuellement sur les choses qu'ils arrivaient à faire ou non (force physique, ou mouvements divers) et sur leurs différents styles. Les différences ont été une force pour le groupe car chacun a amené ses particularités.

Les filles se sont montrées plus solidaires entre elles et ont fait preuve d'un bon esprit de groupe lors de leurs entraînements. Elles ont su tirer profit de leur féminité, en proposant des mouvements sensuels et charmeurs, tout en veillant à ne pas tomber dans la vulgarité.

Ce travail de Bachelor m'a fait découvrir de nouveaux horizons et a orienté mes réflexions concernant cet atelier, il m'a aidé à réfléchir à des prises en charge ciblées des jeunes en particulier s'agissant de la mixité. Cette expérience pratique a également été une source de motivation dans la continuation de l'élaboration de ce travail.

Précisons encore, que cette expérience a été rendue possible par la participation et la motivation des jeunes. Je les en remercie tous.

7.2 Pistes d'action

Suite à ce travail de recherche et à mes expériences liés à l'atelier danse, j'ai réfléchi à différentes pistes d'actions en faveur des institutions et des professionnels.

7.2.1 Pistes d'action pour les institutions

-Maintenir les activités mises en place dans les institutions tout en mettant en place de manière ponctuelle des activités diverses, pour la découverte de nouvelles activités.

(Exemple : self-défense, relaxation, etc.)

-Promouvoir la diversité des loisirs, en particulier les activités culturelles et artistiques. (musées, expositions, spectacles, concerts, festivals, la peinture, le dessin, la photographie, le graphisme, le théâtre, la danse, la musique, le chant, le cirque, ...)

-Réaliser un spectacle annuel dans les institutions (chant-théâtre-sketch-danse-cirque-musique), en valorisant les compétences des jeunes et/ou en développant de nouvelles compétences, qui ne concernent pas le domaine sportif.

-Permettre le coaching de projet individuel ou collectif dans les institutions :

En laissant les jeunes proposer leurs projets et dans la mesure du possible répondre à leurs demandes, comme cela est fait dans les centres de loisirs. (Exemples : création d'un site internet, exposition de photos, etc.)

En favorisant les activités, en dehors de l'institution, dans les sociétés locales (exemple : école de judo, club de foot, école de danse, fanfare, fitness, etc.) lorsque cela est possible.

-Favoriser les activités mixtes et aussi les activités où les filles et les garçons sont séparés, afin de permettre la construction des genres et la mixité.

7.2.2 Pistes d'action pour les professionnels

-Intervenir dans la formation HES pour sensibiliser les futurs professionnels au fait qu'il y ait moins de filles dans les institutions, elles sont en minorité et minorisées par rapport aux garçons. Dispenser les apports théoriques sur le genre et sur la mixité.

-Intervenir dans les institutions et organiser des journées de réflexion afin de sensibiliser les professionnels de l'éducation sociale sur les thèmes de la prise en charge des filles et des garçons ainsi que sur les activités proposées en institutions.

8. Bibliographie

8.1 Les ouvrages

APPRILL C., « Sociologie de la danse dans le couple » *Une pratique entre résurgence et folklorisation*, L'Harmattan, Musique et champ social, Logiques sociales, Janvier 2006, 366 p.

BOUQUET B., « Cachez-moi ce genre que je ne saurais voir... », *EMPAN*, « Des femmes et des hommes : un enjeu pour le social ? », N° 65, Mars 2007, p.18-26

CHALABAEV A., SARRAZIN P., « Relation entre les stéréotypes sexués associés aux pratiques sportives et la motivation autodéterminée des élèves en éducation physique et sportive », *Sciences & Motricité* N° 66, 2009, p. 70

CHAPONNIERE C. et M. « La mixité, des hommes et des femmes », Gollion, Infolio Editions, 2006.

CHILAND C. « Les filles et les garçons sont-ils éduqués ensemble ? », *Diversité* N° 138, 2004, p.15-20,

CORNET A. « Question du genre dans le travail social », *Les Politiques Sociales*, N° 1&2, 68^e année, 2008, 163 p.

COUCY I., LABERGE S., ERARD C., LOUVEAU C., « Le sport comme espace de reproduction et de contestation des représentations stéréotypées de la féminité », *Recherches féministes*, vol. 19, N° 2, 2006, p.29-61.

DAREOUX E., « Des stéréotypes de genre omniprésents dans l'éducation des enfants », *EMPAN*, « Des femmes et des hommes : un enjeu pour le social ? », N° 65, Mars 2007, p.89-95

DAVISSE A. « Elles papotent, ils gigotent » L'indésirable différence des sexes... *Ville-Ecole-Intégration*, N° 116, mars 1999, p.185-198

DURET P. « Les jeunes et l'identité masculine », *Sociologie d'aujourd'hui*, Paris, 1999, p.176

DURET P. « Les sports et le processus d'autonomisation des adolescents », *Autrement Cultures adolescentes*, Entre turbulence et construction de soi, Paris, 2008

ELLIE M-P. « La Passion de la danse », Gründ, Paris, 1978, p.96

FAURE S. et GARCIA M-C. « Culture hip-hop, jeunes des cités et politiques publiques », *La Dispute*, Paris, 2005, p.187

FAURE S. et GARCIA M-C. « Les Braconnages de la danse hip hop dans les collèges de quartier populaires », *Ville-Ecole-Intégration Enjeux*, N° 133, Juin 2003, p.244-257

FEREZ S. « De l'expression corporelle aux Activités Physiques Artistiques (A.P.A.) : Subversion sexuée et différenciation sexuée en Education Physique et Sportive (E.P.S) », STAPS, 2004, 66, 113-128

KLEIN J-P. « L'Art-thérapie », *Que sais-je*, Paris, décembre 2005, 127 p.

LE BOULCH J. « Mouvement et développement de la personne », Editions Vigot, Paris, 1995, 309 p.

LORIN C. « Un nouveau regard sur l'anorexie : la danse comme solution possible », Ed. L'Harmattan, Paris, 2007, 216 p.

MICHEL M., GINOT I. « La Danse au XXe siècle », Librairie de la Danse, Ed. Larousse, 1998, p.270)

MICHELLOD R. et TSCHOPP P-A., *Travail de diplôme*, « Entre les jeunes et les éducateurs, il y a ... le hip-hop », HeVs2 Travail Social Sion, Juin 2004

MURET M. « La Psychologie dynamique, Les arts-thérapies », Ed. Retz, Paris, 1983, 191 p.

OCTOBRE S. « Les loisirs culturels des 6-14 ans. Contribution à une sociologie de l'enfance et de la prime adolescence ». *Enfances, Familles, Générations*. Numéro 4, Printemps 2006, p.1-28, <http://id.erudit.org/iderudit/012898ar>

PALAZZO-CRETTOL C., PRATS V., RICHARD N., « Des professionnel(le)s du travail social de proximité pris(e)s dans les filets du genre », *Revue française de service social*, N°227, 2007, p.118-126

RAIBAUD Y. « Genre et Loisirs des jeunes », *EMPAN*, « Des femmes et des hommes : un enjeu pour le social ? », N° 65, Mars 2007, p.67-73

ROUX P. « Des femmes au genre : que penser de la différence des sexes ? », *Dépendance* N°11, septembre 2000, p.4-7

THORENS-GAUD E. « Adolescents homosexuels, des préjugés à l'acceptation. Aide aux parents, conseils aux enseignants, soutien aux jeunes », Editions Favre, Lausanne, 2009, p.183

VERNAY M-C. « La danse hip hop », *Carnet de danse*, Ed. Gallimard Jeunesse Musique/Cité de la musique, Novembre 1998, 47p.

8.2 Les sites internet

OCTOBRE S. « Les loisirs culturels des 6-14 ans. Contribution à une sociologie de l'enfance et de la prime adolescence », *Enfances, familles, Génération*, N°4, 2006, p.1-28 (<http://www.erudit.org/revue/efg/2006/v/n4/012898ar.html>)

Association Sierroise de Loisirs et Culture, <http://www.aslec.ch>, page consultée le 20 mai 2009

Maison des jeunes de Monthey, le Soluna, <http://clic-soluna.ch/site/> (page consultée le 20 mai 2009)

Centre de loisirs et culture de Martigny, <http://www.clcm.ch> (page consultée le 20 mai 2009)

Portail de la formation et du conseil socio-éducatif <http://www.educh.ch> (page consultée le 29 mai 2009)

Association RLC-Rencontres-Loisirs-Culture, Sion, <http://www.rlcsion.ch> (page consultée le 20 mai 2009)

GABET L. « La danse contre la déprime », Santé psychique, <http://www.24heures.ch/vaud-regions/actu/danse-contre-deprime-2009-12-27> (page consultée le 14 janvier 2010)

Film « Dance with me », http://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=59573.html (page consultée le 14 janvier 2010)

ADTA Antenne de danse thérapie actuelle, <http://www.danse-therapie-adta.ch/pages/formation.html> (page consultée le 17 mars 2010)

8.3 Les films

FRIEDLANDER L. « Dance with me », titre original «Take the lead», Metropolitan FilmExport, 2005.

DALDRY S. « Billy Elliot », Universal Studio, 2003.

